

MONTREAL

OCTOBRE

1911



XXVII°

ANNÉE

No 10

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

*Publiée par les Pères Franciscains et honorée de la Bénédiction
des Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X*

Octobre

C'EST le mois discret où l'an se recueille,
son œuvre accomplie, avant le repos ;
et, las d'achever leurs communs travaux,
le ciel se ternit, la terre s'endeuille.

LE vent fait sonner ses aigres pipeaux
dans les arbres roux que son souffle effeuille ;
aux prés dépourvus, la disette accueille
l'obstiné brouter des derniers troupeaux.

RENTRE en ton logis, pauvre âme ! La vie,
encore une fois, laisse inassouvie
ta soif de bonheur . . . Prie et te souviens,

en rendant à Dieu grâce de ses grâces,
qu'Il t'a destinée à de meilleurs biens.
Oh ! Réconfortez, Seigneur ! les mains lasses . . .

AUX PRÊTRES ! A LA JEUNESSE !

LES FRÈRES CONVERS

NL n'y a guère de paroisse de la ville et surtout de la campagne où ne se rencontre quelque jeune homme travaillé du désir de faire pour le bon Dieu plus qu'il ne fait. Au milieu d'un monde corrompu, il est demeuré pur comme par miracle, et se tient à l'écart, depuis qu'il en comprend la malice, des amusements qu'il méprise au fond de son cœur. Ou bien, après les premières surprises d'une nature ardente et un certain temps livré aux plaisirs du monde, il est rentré en lui-même, il a conçu du dégoût pour ces folies et voudrait racheter par la pénitence et une vie plus parfaite les années perdues dans la frivolité et le péché.

On voit alors ces jeunes gens assidus à l'église, s'approchant plus souvent de la Sainte Table, se dévouant volontiers aux œuvres de la paroisse, mais toujours dépaysés au milieu des leurs et aspirant vers un idéal qu'ils ne savent comment réaliser et dont ils n'osent parler à personne. *Dieu les appelle à la vie religieuse.* Mais, ils sont relativement avancés en âge, ils ont 20 ans et plus : ils n'ont point fait d'études, à peine si à l'école ils ont appris à lire et à écrire ; du moins n'ont-ils jamais fait connaissance avec le latin, ni acquis les premiers rudiments d'une instruction classique ; peut-être ont-ils commencé un cours, les circonstances ou le défaut d'aptitude n'ont pas permis qu'ils le continuent ; dans ces conditions, comment penser sérieusement à la vie religieuse... ?

Ils ignorent, ces jeunes gens, que dans tous les grands Ordres il y a des religieux qui ne sont point prêtres, qui ne vaquent pas à l'étude, ni au ministère des âmes, mais dont la principale occupation est la prière ; le grand travail, le service de Dieu. *Ce sont les Frères Convers.*

Des frères, il y en a aussi dans l'Ordre de Saint François,

et peut-être que nulle part ailleurs ils ne remplissent un rôle aussi important et aussi considéré.

Portant le même vêtement que les pères et les clercs, assis à la même table, logés dans des cellules semblables, ils suivent les mêmes exercices, font les mêmes vœux et professent la même Règle ; ils sont, au même titre et dans la même mesure que les prêtres, les enfants du Séraphique Patriarche, qui d'ailleurs ne fut lui-même jamais prêtre.

A y regarder de près, il semble même que le frère convers par sa simplicité, par le travail manuel auquel il se livre, par les fonctions plus humbles qui lui sont échues dans la communauté, par la vie plus retirée qu'il mène au fond du cloître, se rapproche davantage des exemples donnés par le Séraphique Patriarche et hérite plus pleinement de l'esprit des premiers âges franciscains : dans sa vie quotidienne, il reproduit parfaitement le type franciscain que les Fioretti ont fait si poétique et rendu si populaire.

Ce qui fait de plus l'importance spéciale des frères convers dans les *couvents de Saint François*, c'est l'absolue pauvreté dont leurs habitants font profession.

Tandis que les pères vont par le monde, pauvrement vêtus, pieds nus et sans argent, prêcher Jésus-Christ dans les villes et dans les campagnes, ou bien par delà les mers annoncer l'Évangile aux peuples infidèles, le frère convers procure la subsistance des ouvriers évangéliques et pourvoit à tous leurs besoins.

Il est resté légendaire le frère quêteur tel qu'on le voyait jadis, les traits émaciés, l'extérieur pauvre et pénitent, bravant la fatigue, foulant de ses pieds nus toutes les vanités du monde ; il était si simple, si humble, si pieux, toujours prêt à parler de Dieu, à ranimer la confiance, à communiquer sa foi robuste ! et avec cela d'une bonne humeur proverbiale et d'une gaieté expansive, qui bien des fois cependant était la joie parfaite du bon Père Saint François.

Les circonstances le font plus rare de nos jours ce frère quêteur d'autrefois avec sa besace sur l'épaule ; mais il est toujours là le frère qui travaille au jardin, qui fait la cuisine

des religieux, qui confectionne ou répare leurs vêtements de bure et leurs sandales grossières, qui soigne la sacristie et l'église, qui garde la porte et reçoit les visiteurs : ils sont toujours là, en un mot, dans les monastères, les convers qui travaillent et qui prient. A l'ombre de leurs murailles, tout près du Tabernacle de Jésus-Eucharistie, ils font pénitence pour les pauvres pécheurs, ils plaident la cause des âmes auprès de Dieu, ils crient miséricorde pour tant de pauvres égarés et souvent qu'arrive-t-il ? Saint François le dit : Les succès des prédicateurs sont dus aux prières de l'humble frère et les vrais pères spirituels des âmes converties et sauvées se trouveront un jour les pauvres frères convers qui dans la solitude égrenaient leur chapelet, ou s'humiliaient devant Dieu.

Ajoutons que dans les missions étrangères confiées à l'Ordre franciscain les frères convers qui veulent suivre les pères sont pour eux des aides précieux. En Terre-Sainte, où l'Ordre a l'honneur de garder les sanctuaires les plus augustes de la chrétienté et de desservir les catholiques dispersés parmi les Turcs et les schismatiques, les frères convers servent de guides aux pèlerins, de maîtres d'école, pharmaciens, sacristes, etc... En Chine et au Japon, ils tiennent compagnie aux missionnaires, ils catéchisent, dirigent les œuvres industrielles, et ne feraient-ils que laver les pieds poudreux des Apôtres de l'Évangile, ils participeraient à leur mérite et à leur éternelle récompense. Plus d'une fois ils ont eu leur part à la gloire du martyr. Dans les massacres de 1900, en Chine, un frère convers français cueillit avec les prêtres et les évêques la palme glorieuse.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre que dès le début les frères furent nombreux dans le cloître franciscain, qu'on peut bien appeler le *paradis des frères convers*. Ces hommes simples, parfois un peu frustes, mais humbles, soumis et mortifiés, ont toujours trouvé là un milieu extrêmement favorable à l'épanouissement de la sainteté. Nombre d'entre eux ont été favorisés de grâces singulières par la Divine Bonté, ont signalé leur passage sur cette terre par des

miracles et après leur mort ont reçu les honneurs des autels.

Citons seulement quelques noms : Saint Benoît le Maure, le saint noir ; Saint Didace d'Alcala, que les Anges venaient aider à faire la cuisine des Frères ; le Bienheureux Bienvenu de Recanati, que l'Enfant Jésus honorait de ses visites, comme il le fit plus tard pour Saint Félix de Cantalice ; le Bienheureux André Hybernon, que l'Espagne invoque pour la pluie et le beau temps ; le Bienheureux Charles de Sezze, dont un trait de feu perça le cœur et qui écrivit plusieurs livres de spiritualité ; le Bienheureux Félix de Nicosie, prodige de pénitence ; le Bienheureux Egide-Joseph, le Thaumaturge de Naples au XVIII^e siècle ; le Bienheureux Bonaventure de Barcelone, fondateur de plusieurs couvents, et par dessus tous le cher Saint Pascal Baylon, l'amant de l'Eucharistie, proclamé par l'Eglise Patron spécial de tous les Congrès et Œuvres eucharistiques présentes et à venir : voilà autant de pauvres et humbles frères convers.

On peut dire qu'innombrables sont ceux qui sont devenus des saints par la simplicité, l'humilité, la pénitence et la prière (1).

O vous donc, *prêtres des paroisses, directeurs d'œuvres de jeunesse ou de cercles d'hommes*, si vous rencontrez sur votre chemin le jeune homme que Dieu appelle, aidez-le, mettez-le sur la voie qui mène au cloître franciscain ; bien plus, suscitez des vocations en habituant la jeunesse à la prière et à la communion fréquente, persuadés qu'en préparant des âmes à la vie religieuse, vous les conduisez au bonheur en cette vie et dans l'autre !

Et vous, jeunes gens, qui lisez ces lignes, prêtez l'oreille à la voix de Jésus-Christ qui retentit peut-être au fond de votre cœur. Si vous l'entendez, n'hésitez pas, venez au

(1) Voir : L'Auréole Séraphique ; La Vie des Saints et des Bienheureux des Trois Ordres de Saint François, in-8° de 658 pages, 70 cents, maison S^o Elisabeth, avenue Seymour 29, Montréal.

monastère, vous y trouverez la paix, la paix que le monde ne saurait donner et qu'il ne connaît même pas, la paix qui surpasse tout sentiment : vous y trouverez la seule chose qu'il vous faille chercher en ce monde, avec la paix, *le salut éternel* (1).



LES SOLILOQUES

DU Bx P. PAUL DE SAINTE-MADELEINE

Martyr anglais de l'Ordre des Mineurs

QU'IL NE FAUT PAS DIFFÉRER DE SE CONVERTIR



Plus tu différeras à te convertir, et plus la conversion te deviendra difficile.

La pénitence devient douce par l'habitude, mais le repentir fuit le cœur qui s'attache au péché.

Les obstacles se multiplient par les délais. Les tentations plus fortes, les ennemis plus terribles, le monde plus persuasif, le démon plus audacieux, la chair plus faible, la volonté plus paresseuse, les appétits plus impérieux, les passions plus effrénées, la nature plus perverse, l'amour-propre plus aveugle, rendent plus difficile le retour à Dieu.

Ne te flatte pas que même alors, la toute-puissance de Dieu combattra pour toi.

2. **C**OMMENCE donc hardiment, sans plus retarder.

Considère la fin, aspire à la couronne, fixe tes yeux sur

(1) Pour tous renseignements et demandes d'admission s'adresser au R. P. Provincial des Franciscains 964 ouest, rue Dorchester, Montréal.

le glorieux étendard de la Croix, dont l'aspect est terrible aux ennemis de ton Maître.

Que ton Sauveur soit en tout temps ton espérance, et tu ne lâcheras pas pied.

Bientôt tu trouveras la force invincible, la douceur désirée, la ferveur inespérée, la paix inconnue, la victoire bienheureuse.

Garde-toi bien de céder, comme malheureusement tu l'as fait jusqu'ici, aussitôt que la croix te parait lourde ;

Il faudra nécessairement te reprendre, et ce te sera plus difficile.

Tu luttas contre l'enfer, tu combats pour Dieu, tu travailles pour le Christ et pour l'éternelle félicité de ton âme.

La pénitence te semble dure, parce que tu ne t'y mets pas généreusement.

Cependant tu as péché, et tu ne pourras jamais satisfaire pour tes offenses.

3. **Q**UE peux-tu tant attendre de ce monde trivial qui t'occupe et te préoccupe, au détriment de tes véritables intérêts ?

Est-ce le salut de ton âme, la soumission de ta chair, le triomphe sur le démon, le don de la grâce divine et de l'éternel bonheur ?

Pourquoi donc t'arrêter à ses nouveautés, t'attacher à sa vaine beauté, t'enchaîner à ses coupables sensualités, et tant désirer ce qui lui est cher et précieux ?

Chaque instant, bon gré mal gré, hâte leur fin et la tienne.

Laisse aux vains les choses vaines, prends un cœur fort, un esprit viril, une ferveur intrépide, et suis humblement le Christ-Roi.

Lève-toi ; va vers ton Père ; dis-Lui : j'ai péché contre le ciel et devant vous. (S. Luc xv. 21.)

4. **M**AINTENANT la porte de la miséricorde est ouverte, la recherche de Jésus facile, la victoire sur le péché possible, la justice divine pitoyable ;

Maintenant le pardon peut s'obtenir.

Combien durera ce MAINTENANT, tu l'ignores !

Hélas ! que notre condition est précaire !

Dans quel jour, à quelle heure, par quelle maladie ou quel accident seras-tu privé de cette vie fragile, et avec elle de tout moyen d'apaiser Dieu ?

Nulle fervente prière, nul humble repentir, nulle œuvre de pénitence, ne te sera permise alors !

Profite donc maintenant de la facilité qui t'est laissée de prévenir la mort éternelle, par l'humble discussion de ta conscience et les larmes du repentir.

Comment plus tard s'excusera ta négligence, si tu refuses, pendant que tu en as le temps, de pourvoir à ton salut ?

5. **T**OUT dépend du moment présent : le ciel et l'enfer, le salut et la damnation, le bonheur sans fin ou la misère sans mesure !

Quelle folie donc de le perdre en se détournant du service de Dieu et de la voie de la pénitence, alors qu'en réalité le travail exigé est si léger, la récompense promise si excellente, l'affliction si brève.

Si longue la consolation, si courte la peine, si ample le repos, si inévitable la lutte, et la victoire si glorieuse !

S'il ne te semble pas qu'il en soit ainsi, c'est que ta pusillanimité n'a point connu la liberté du Christ, et que tu regrettes la liberté de la chair.

La liberté de la chair est une misérable servitude qui t'a rendu l'esclave de tes passions et le jouet des occasions perverses.

Mais le joug du Christ relève l'âme de telle sorte qu'elle ne sent plus la peine, qu'elle n'a point horreur des amertumes ;

Qu'elle ne refuse pas le labeur, n'abandonne pas la Croix, mais se réjouit de ses embrassements.

6. **A**Ttire donc le Christ en ton âme ; cherche un lieu propice aux larmes et à l'oraison ; découvre ton désir à Dieu, et ta misère, et ton infirmité ; jette-toi entre ses bras ; enfonce-toi dans son Sacré Cœur.

Car il est ton refuge, ton défenseur et ton salut.



FIGURES FRANCISCAINES

Le Baron Edgar de Livois

(Suite.)



UNE autre citation, rapportée au Bulletin de l'*Hospitalité de Notre-Dame du Salut*, organe des *Hospitaliers* du Pèlerinage national à Lourdes, confirmera ce que nous savons par le rapport de M. d'Hendecourt et nous permettra d'assister au fonctionnement de l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit, qui gardera longtemps le nom d'*Œuvre de M. de Livois*.

« Les Hospitaliers de Notre-Dame de Salut ont appris avec une douloureuse sympathie la mort du baron de Livois, qui, depuis de si longues années, venait au Pèlerinage national et nous donnait l'exemple des vertus les plus aimées du cœur de Dieu, l'humilité et la charité. Il faudrait emprunter la parole d'un ange pour écrire dignement de ce grand chrétien et en faire ressortir le caractère nettement surhumain. Notre confrère, on peut le dire, sans exagération, a représenté l'humanité dans sa forme idéale...

« Le baron de Livois avait donné sa démission quelque temps après son mariage pour se consacrer tout entier à l'éducation de sa nombreuse famille et il s'était fait inscrire à la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Saint-Augustin, sa paroisse. Il fut nommé plus tard vice-président général des Conférences de Saint-Vincent de Paul du monde entier.

« Mais la visite hebdomadaire des pauvres ne suffisait pas à son cœur débordant d'amour de Dieu et du prochain, et, renonçant aux enchantements et aux attraits sensibles de la vie, il n'eût plus que ce sublime mobile, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Le baron de Livois avait lu la parabole évangélique du festin. Un maître de maison prépare un festin et il envoie ses serviteurs

appeler tous les convives. Tous s'excusent. Le maître de maison dit alors à ses serviteurs : Allez sur les places publiques dans les bourgs, et amenez les aveugles, les boiteux, les pauvres et conviez-les à ma table.

« *Misereor super turbam*, avait dit le Seigneur.

« Le baron de Livois a eu pitié, lui aussi, des pauvres, des débilés, des aveugles, des sourds, de tous les malheureux qui battent de leur chaussure avariée, quand ils en ont une, le pavé des grandes villes. Il les a vus le soir, errant, cherchant un gîte ; où le trouveront-ils ? Peut-être dormiront-ils sur quelque banc de promenade, sous un pont, par des nuits sombres et glaciales.

« Où reposeront-ils ? Où dormiront-ils ? s'est-il demandé, et son cœur a répondu : *Chez moi*.

« L'Œuvre de l'Hospitalité de nuit était fondée. Et, en effet, il a bâti aux pauvres un foyer hospitalier où ils sont admis gratuitement sans aucun titre, sans référence aucune, et sur leur simple demande. Ils entrent sans distinction d'âge, de nationalité, de religion. Ils prennent leur repas et trouvent un lit pour dormir et pour oublier, durant quelques heures d'un repos sain et réparateur, les peines qui les accablent.

« Les débuts furent difficiles, comme ceux de toutes les œuvres de Dieu, mais le découragement n'eut jamais prise sur ce cœur indomptable, qui avait pris pour devise : Sans Dieu, pas de succès ; avec Dieu, pas de revers.

« Une première maison hospitalière fut établie rue de Tocqueville, quelque temps après une autre rue de Vaugirard et successivement rue de Laghouat, rue de Charonne et rue Doudeauville. L'Œuvre fut reconnue d'utilité publique par un décret du 11 avril 1882, et sous sa vigilante direction, cette grande entreprise n'a fait que prospérer. Il sut s'entourer de précieux auxiliaires, dévoués, séduits par la contagion de la charité, et les legs et les dons affluèrent.

« Dans ces maisons hospitalières, la journée se passe à balayer et à nettoyer, car les convives de la veille ont tout laissé bien en désordre, et le zélé directeur regardant la propreté comme une demi-virtu, suivant l'expression de Lacordaire, veut recevoir comme il convient, ces pauvres gens, épaves de la vie et toujours ses frères en Jésus-Christ.

« A mesure qu'ils arrivent, ils sont conduits dans une salle où par un luxe de charité, leurs vêtements sont assainis, et on leur sert un repas. Avant de se coucher, l'Hospitalier de service, suivant la règle de la maison, fait une courte prière, un *Pater* et un *Ave Maria*, qui n'est pas obligatoire, et réclame seulement tête nue, un respectueux silence, toujours fidèlement observé.

« Presque tous, lorsque le président s'arrête sur ces mots : *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, reprennent en chœur : *donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* et de même pour l'*Ave Maria*. « J'inclinai à croire, dit Ernest Daudet, « dans son admirable discours prononcé à la dernière assemblée « générale de l'Hospitalité de nuit, que parmi ces malheureux, les « uns n'avaient jamais connu et les autres avaient seulement oublié « ces sublimes prières ; et il m'a semblé alors que, comme un rayon « lumineux traversant les ténèbres, passait dans ces âmes obscures « la conviction que la sollicitude matérielle et morale dont elles se « voyaient l'objet, était une protestation de l'esprit d'amour contre « l'esprit de haine, et qu'y naissait le soupçon que, contrairement à « ce que leur prêchent les artisans de mensonges, les hommes qui « leur prodiguaient ces soins pratiquaient envers eux le précepte « de l'Évangile et les considéraient bien réellement comme des « frères. »

« Le lendemain, après avoir déjeuné, ces hospitalisés vont à leurs occupations, et on leur dit qu'ils peuvent revenir quatre jours seulement. Cet article du règlement n'est pas scrupuleusement observé, et plusieurs reviennent ou vont à une autre maison, car ils savent bien que la charité du directeur est volontairement aveugle.

« Notre ami s'est dépensé à cette Œuvre, sans compter son temps, sa peine et sa bourse. Tous les soirs, il allait d'une maison à l'autre par tous les temps, s'intéressant à ces malheureux sans famille, leur donnant de bons conseils et n'oubliant pas leur âme, qui était le mobile de son activité et de son zèle inlassable. Que de misères morales et physiques il a vues, que d'aveux terribles il a entendus, que de pécheurs dont il a obtenu le retour dans le droit chemin, ou qu'il a aidés à bien mourir.

« On peut dire qu'il a vu le défilé lamentable de toutes les positions sociales déchues, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles.

« Nous n'avons pas à examiner s'ils ont tous été reconnaissants envers leur bienfaiteur, l'éternité nous le révélera.

« Un soir, le baron de Livois voit s'arrêter à sa porte un homme pauvrement vêtu, qui demande à lui parler et lui dit : Monsieur, il y a quelques années, réduit à la plus extrême misère, ne sachant où trouver un asile, je suis venu vous demander de me recevoir. A la suite de diverses circonstances, j'ai été aux colonies où j'ai réalisé une belle fortune et, à mon arrivée à Paris, j'ai voulu rappeler le souvenir de ces mauvais jours. Veuillez m'accueillir comme le plus pauvre de tous et me donner leur repas. Une large offrande pour la prospérité de l'Œuvre fut la conclusion de ce reconnaissant souvenir. Ce visiteur faisait comme beaucoup de nos malades du Pèlerinage national, qui, oubliant leur confortable, veulent être traités comme les plus pauvres des hôpitaux.

« Notre regretté confrère faisait partie du Tiers-Ordre de Saint-François, de l'Adoration Nocturne du Très Saint Sacrement et nul n'était plus zélé que lui à passer tous les mois une nuit d'adoration. Depuis trente-cinq ans, il faisait la sainte communion tous les jours et n'a jamais manqué le rendez vous du Pèlerinage national.

« La fin de sa vie a été péniblement attristée par une terrible maladie qui l'a fait horriblement souffrir. Sa résignation si chrétienne fut le couronnement de cette vie héroïque. Son plus cruel chagrin fut de ne pouvoir venir à Lourdes. Il fit son dernier pèlerinage en 1908 pour demander, disait-il, à la très Sainte Vierge la grâce d'une bonne mort. Il a été exaucé !

« Malgré les plus cruelles souffrances, il n'en continuait pas moins d'aller à la messe chaque jour et de recevoir le Pain Eucharistique. Mais ses forces fléchissaient sous l'empire du mal et le 1^{er} janvier 1910 fut le dernier jour où il put assister au saint sacrifice. Depuis, il resta dans sa chambre anéanti de corps, mais toujours vaillant et ne se plaignant jamais, malgré l'acuité de ses douleurs.

« Ce grand serviteur des malheureux consentit à une très douloureuse opération chez les Frères de Saint-Jean de Dieu, mais l'opération faite trop tard ne put le sauver, et le 2 mars il expirait sans proférer une plainte. Toute sa vie avait été une soumission complète à la volonté de Dieu, et au milieu des plus vives souffrances, il disait qu'il ne souffrait pas encore assez pour expier ses fautes et

combien il était heureux de montrer ainsi un peu d'amour pour le divin Crucifié.

« Ses dernières paroles ont été : Mon Dieu, j'ai faim et soif de vous ! Mon Jesus, faites-moi miséricorde !

« Sa dernière prière fut pour sa famille et ses chers hospitalisés de nuit et de Notre-Dame de Salut.

« Le Dieu de l'Évangile sourit du haut du ciel en voyant le maître des maisons hospitalières, qui avait si bien traduit la parabole du festin, et Il lui a déjà donné une place dans son paradis. »

On le voit, le baron de Livois s'est toujours montré un vrai fils du charitable Saint François. Demandons au Séraphique Père d'appeler à son Tiers-Ordre et de former par son Tiers-Ordre beaucoup d'âmes d'élite de cette trempe pour procurer le bien des pauvres et des malheureux et la gloire de Dieu.



LA CATHÉDRALE DU TAURUS

LE récit que l'on va lire est emprunté à un ouvrage extrêmement intéressant, écrit en espagnol : « Missions franciscaines de Terre-Sainte dans le Taurus, Arménie, par le R. P. Manuel Trigo, O. F. M., Missionnaire Apostolique. » (1) L'auteur a vécu, travaillé, et souffert dans ces missions, de longues années et, surtout durant les terribles massacres d'Arménie en 1895. On verra ce qu'il faut à nos Missionnaires d'habileté, de courage, de prudence, d'invincible persévérance pour établir et étendre dans ces contrées le royaume de Dieu !

* * *

Au mois de Novembre 1897, le Directeur des Ecoles franciscaines d'Ain-tab, un breton, le frère Isidore, de Roscoff, avait obtenu de ses Supérieurs de Jérusalem, la permission d'aller passer quelques semaines à Constantinople. Il sut imprimer à l'ambassade

(1) Barcelona, Tipografia Catolica, Calle del Pino, 5. (1ère Edition, 1906 ; — 2ème Edition, 1910.)

française une telle activité que, en quelques jours et sur les instances réitérées de l'ambassadeur de France, le Sultan se vit contraint de donner les *firmans* (1) désirés pour les églises d'Ain tab et de Marasch. Dans la circonstance rien ne pouvait causer aux Missionnaires de la Bas.e-Arménie plus d'honneur ni plus de joie : les populations musulmanes croyaient notre prestige perdu pour toujours, à cause des *crimes* dont on nous avait accusés ; elles pensaient que l'Europe ne s'intéressait et ne pouvait pas s'intéresser à *des révolutionnaires de notre acabit !* mais que, par contre, elles étaient libres de nous traiter selon leur caprice, fût-ce même de la façon la plus indigne. Cette nouvelle les atterra ! Elles savaient fort bien que les autorités civiles d'Alep, d'Ain-tab et de Marasch, que le Sultan lui-même avaient intérêt à ce que ces églises ne sortissent pas de terre et voilà qu'une force supérieure les obligeait à supporter une entreprise, qui, selon l'opinion commune, était une véritable honte pour la religion de Mahomet ! Dès lors, les Missionnaires commencèrent à être considérés par les Turcs avec un peu plus de respect.

Profitant de la circonstance, je voulus essayer si je pourrais faire faire quelques progrès à la Mission de Don-Kalé. Jusque-là, ni à moi, ni à mes prédécesseurs, il n'avait été possible de remuer une pierre en dehors de la cabane que j'habitais sans soulever des protestations menaçantes de la part des Musulmans. La clôture du jardin était en ruines faute de réparation ; la maison sans eau, car les conduits étaient entièrement hors d'usage ; — le toit de mon habitation céda de tous côtés et m'obligeait souvent la nuit à ouvrir le parapluie dans ma chambre pour me mettre à l'abri de l'eau qui entrait de toutes parts ; — les écoles pour les bambins et les bambines : c'étaient deux salles dans les cabanes de mes paysans, et le pire, c'est que le lieu de prière, l'église paroissiale, n'était qu'un souterrain obscur à l'intérieur de ma cabane, sans autre ouverture que la porte ; la cinquième partie de mes paroissiens pouvait à peine y prendre place. Il fallait de toute nécessité porter remède à cet état de choses, mais aussi combien de difficultés ! Les Turcs, qui jusqu'alors s'étaient toujours opposés avec opiniâtreté à quelque innovation que ce fût, vivaient encore, aussi fanatiques que précédemment.

(1) Firman, document officiel émanant du Sultan lui-même.

Malgré tout, je le répète, je voulus tenter fortune et voir si j'arriverais par la ruse au but que l'on n'avait pu atteindre en s'aidant de la loi. Dans cette intention, je me proposai d'élever, hors de ma chambre, un abri capable de servir de chapelle et mon désir était universellement partagé par mes paroissiens.

Au mois de Mars 1898, pendant que quelques-uns de mes paroissiens, s'occupaient, sur mon ordre, à couper et à scier des planches, des poutres, etc., et descendaient de la montagne d'autres choses nécessaires à mon dessein, gardant tout dans leurs demeures comme si c'était leur propriété, deux ouvriers creusaient la terre près de ma cabane. Ni les uns ni les autres ne savaient ce que j'avais en vue. Aux passants, on disait qu'il s'agissait uniquement de faire un petit trou pour abriter du vent les quelques pots de fleurs du Missionnaire. Cette nouvelle se répandit dans toute la population. Durant 9 jours environ le travail se continua sans interruption et avec une tranquillité relative. Mais alors les Turcs commencèrent à soupçonner quelque chose et à crier : « Halte-là ! » Il fallut suspendre les travaux pour éviter des cris et du désordre dans la population. Une semaine après, je réunis chez moi les jeunes gens de ma paroisse latine, et sans leur dire clairement ce que je me proposais, je leur fis comprendre qu'il s'agissait d'une œuvre qui les intéressait tous, qu'ils devaient donc la prendre à cœur, et que la nuit suivante ils vissent travailler avec moi et finir d'enlever la butte de terre qui gênait mes plans. Ainsi fut fait, mais avec si peu de chance que dès le début une pluie torrentielle vint nous ralentir dans notre entreprise. Malgré tout, et sentant bien que nous n'obtiendrions pas tout le résultat que nous désirions, le travail continua jusqu'à l'aube du lendemain. A ce moment les trois-quarts de l'ouvrage étaient achevés et mes jeunes gens, dans la crainte d'être vus par quelque profane, se retiraient dans la montagne. Vers midi arrive le « mudir », (1) accompagné des membres du gouvernement et de quelques notables Turcs. Ils venaient examiner ce qui avait été fait. Ils me demandèrent : « Dans quel but avez-vous fait dans la montagne une ouverture d'une telle grandeur ? » Je leur dis que je n'avais pas à leur répondre, car il était absurde de supposer que j'aie pu, moi, faire ce travail. « Qui donc l'a fait ? — C'est à l'Au-

(1) *Mudir*, sorte de sous-préfet Turc.

torité qu'il appartient de le rechercher » répondis-je. « Quoi qu'il en soit, dit alors le *mudir*, « au nom du Gouvernement du Sultan, à partir d'aujourd'hui et pour toujours, ces travaux demeurent interdits et vous serez responsable de toute innovation qui pourrait se produire ici. — Ni je veux, ni je ne peux être responsable, répondis-je, de ce qui peut arriver, la nuit et hors de chez moi, pendant que je suis dans ma chambre ». Et sans échanger d'autres paroles ils prirent acte et partirent. Je n'aurais jamais cru que cette première tentative se terminât aussi bien.

Je laissai passer quelques jours pour apaiser les esprits, puis je songeai à tenter de nouveau fortune. Je fis venir un de mes jeunes gens et lui demandai s'il se sentait le courage de continuer les travaux. « Oui », me dit-il. Je plaçai deux enfants en surveillance pour qu'ils avertissent l'ouvrier en sifflant, au cas où ils verraient approcher des Turcs ou des soldats, et l'ouvrage recommença. Malgré tant de précautions, le pauvre ouvrier fut surpris le 4^{me} jour en plein travail, et il fut condamné à 48 heures de prison pour le *crime* qu'il avait commis. Je fis venir successivement plusieurs autres jeunes gens ; toujours même résultat : après un ou deux jours de travail, ils étaient pris sur le fait, et punis selon le caprice du *mudir* : les uns étaient mis en prison, les autres recevaient la bastonnade, quelques-uns étaient envoyés à Marasch. Toutefois les travaux avançaient, il ne restait plus à extraire que 7 ou 8 mètres cubes de terre. Cette fois je pris moi-même la pioche, et sans me soucier de ce qui pourrait s'en suivre, je travaillai durant quatorze jours. Je fus l'objet des railleries des Turcs, ils maudissaient ma religion, insultaient ma famille, (1) mais je n'en continuais pas moins mon travail. Au bout de ce temps, la 1^{re} partie de mon projet était achevée ; les tranchées pour dresser les colonnes étaient ouvertes ; le terrain, aplani ; les matériaux nécessaires, cachés dans les maisons voisines. Il n'y avait plus qu'à élever la construction, mais il importait de la faire en une seule fois.

(à suivre).

Abouna FRANCIS.

Québec, mai, 1911.

(1) Le vocabulaire oriental arabe ou turc, est extraordinairement riche en fait d'injures et de blasphèmes.



J. AUBER

MARIAGE MYSTIQUE DE SAINT FRANÇOIS AVEC LA PAUVRETÉ

486



Saint François d'Assise et la Pauvreté

LE grand instrument d'unification intérieure fut, pour François d'Assise, la pauvreté. Chaque saint a sa caractéristique. Les contemporains ni la postérité ne s'y sont trompés : ils ont nommé François *le Poverello*. Avec son esprit simple et quelque peu littéraliste, François fut fortement impressionné par la lecture de l'Évangile qu'il entendit un jour de février de l'an 1209, dans la chapelle de la Portioncule : « Ne prenez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton : car l'ouvrier mérite sa nourriture. En quelque ville ou quelque village que vous entriez, informez-vous qui y est digne, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans la maison, saluez-la, en disant : Paix à cette maison. Et si cette maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle ne l'est pas, que votre paix revienne à vous. » François comprit que ces paroles lui traçaient son genre de vie, qu'il devait désormais « vivre selon la forme de l'Évangile. »

• Mais cette pauvreté pratiquée avec l'exactitude que l'on sait, se trouvait être l'application logique, rigoureuse, implacable, d'une maxime essentiellement chrétienne : écarter tout ce qui ne va pas à l'unique but, se débarrasser de ce qui n'est pas *l'unum necessarium*. Notre vie n'est-elle pas encombrée d'une foule de superfluités, embarrassée de soins multiples et vains ? Il faut l'alléger, la simplifier. La pauvreté, avec son dépouillement de ce qui est de venu pour beaucoup, par routine et par mollesse, l'indispensable, remplira cet office. Elle imposera des renoncements qui seront douloureux, elle demandera d'intimes sacrifices à l'amour-propre, le commun des hommes estimant leurs semblables en raison de leurs

richesses. Mais une fois que l'âme se sera décidée à ces retranchements, quelle liberté elle aura conquise, avec quelle force d'élan elle se portera vers l'idéal !

William James ici a vu juste quand il déplore que ses contemporains, surtout ses compatriotes, méconnaissent la vertu morale de la pauvreté. « On peut dire à la lettre que nous avons peur maintenant d'être pauvres. Nous méprisons quiconque choisit de vivre pauvre afin de simplifier son existence et de sauver sa vie intérieure. Parce qu'il ne se joint pas à la cohue des passants essoufflés qui ne songent qu'à courir après l'argent, nous l'estimons apathique et dénué de toute ambition. Nous ne nous représentons même plus ce que pouvait bien signifier l'antique idéal de la pauvreté : l'affranchissement de toute attache matérielle, la parfaite intégrité de l'âme, le dédain viril des choses de la terre, le droit de donner sa vie à n'importe quel moment sans encourir aucune responsabilité ; en un mot l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue, et toujours prête au combat. »

L'esprit de pauvreté, chez Saint François d'Assise en particulier, n'est pas seulement un esprit de simplification procédant d'un calcul plus ou moins conscient. C'est encore une loi de l'amour. Le saint se détache de la créature parce que le Créateur lui suffit. Le créé lui devient indifférent, en tant que créé, parce que l'Incréé le ravit tout entier. Et, dans ce détachement, Saint François d'Assise met cet enthousiasme amoureux, cette ardeur d'amour qu'il a pour l'objet même de son unique attachement. Il chantera la Pauvreté comme l'auteur de l'Imitation chante l'Amour divin et ses merveilles. « L'amour vole, il court, il exulte ; il est libre, et rien ne l'enchaîne. L'amour ne sait pas de mesure ; il s'enflamme au delà de toute mesure. »

Seulement, chez François, l'ancien familier des cours d'amour, le diseur des belles chansons de chevalerie, le culte de la pauvreté revêtira la forme d'une personnification. Son premier biographe nous le montre en présence de celle qu'aima le Fils de Dieu, maintenant rebutée par tous, dont il médite de faire à jamais son épouse. « Epris de sa beauté, il quittera, afin de s'y mieux attacher, non seulement son père et sa mère, mais tout ce qu'il possède. » Et c'est avec raison qu'un de ses proches disciples, dont le nom reste discuté, a pu décrire les noces mystiques du bienheureux François

avec Dame la Pauvreté. De cette allégorie, Ubertin de Casale a tiré la prière dite de Saint François pour obtenir le don de pauvreté. « O Seigneur Jésus, indiquez-moi les sentiers de votre très chère Pauvreté, car je suis tourmenté par son amour, et je ne puis trouver le repos loin d'elle. O mon Seigneur, vous le savez bien, vous qui m'avez rendu épris de ses charmes : voici qu'elle reste à l'écart triste, repoussée de tous. La reine des nations est devenue une femme veuve ; la reine des vertus est vile et méprisée. Elle gémit sur son fumier, parce que tous ses amis la dédaignent et se sont changés en ennemis ; ils se conduisent en adultères, non en époux fidèles. Voyez, Seigneur Jésus : la Pauvreté est si vraiment la reine des vertus que pour elle vous avez quitté la demeure des anges et êtes descendu sur terre, afin de l'épouser dans un éternel amour et d'avoir en elle, d'elle et par elle, des fils parfaits. Et elle fut votre compagne inséparable, à votre naissance... à la mort... et au delà de la mort.

« Oh ! qui n'aimerait donc la Pauvreté par dessus tout ? Je vous demande cette faveur d'être marqué de son sceau. Je vous conjure de m'accorder pour toujours à moi et aux miens ce privilège de ne posséder rien qui m'appartienne sous ce ciel. »

Et dans cet amour de la pauvreté, rien de chagrin. François ne veut pas que l'on condamne ceux qui agissent autrement. « Que tous les Frères, dit-il, dans sa seconde Règle, soient vêtus d'habits vils et grossiers et qu'ils ne craignent pas de les raccommo-der de sacs et d'autres pièces. Mais je les avertis et les exhorte de ne pas mépriser et de ne pas juger les hommes qu'ils voient se vêtir d'habits fins et éclatants, et user d'aliments et de breuvages délicats. Mais plutôt que chacun se juge et se méprise soi-même. » Au surplus, sa maxime était que chacun garde sa vocation et vive selon ce qu'il aura décidé devant Dieu, humblement.

Rien non plus qui rappelle le communisme. François ne s'en prend point au droit de propriété comme certaines sectes vau-doises condamnés dès 1208. S'il se dépouille de tout bien, il se défend de dépouiller les autres, il veut « que ses frères n'estiment pas l'argent plus que les cailloux. C'est aveuglement du diable d'en faire plus de cas que des pierres. Et si nous en trouvons en quelque lieu, il n'en faut pas prendre plus de souci que de la poussière que nous foulons aux pieds. »

La pratique de la pauvreté, telle que l'entend Saint François d'Assise, demande la mise en œuvre de toutes les énergies de l'être. Sans doute, on ne saurait trop exalter en François la tendresse d'âme qui s'épanche sur toute créature, qui le fait donner son manteau à une pauvre femme, ou le seul exemplaire du Nouveau Testament que possède la communauté, pour secourir la mère indigente de deux Frères ; qui écarte du chemin le ver de terre, de peur qu'il ne soit foulé aux pieds ; cette bénignité qui accueille la maladie comme une sœur et la mort comme une créature amie ; cette patience inaltérable sous les affronts et cette obstination à rendre le bien pour le mal. Mais peut-être, pour se tracer à soi-même l'aimable portrait du Séraphique Patriarche, on s'en est tenu, d'une façon un peu étroite, au recueil des *Fioretti*. « Ce livre admirable, écrit quelque part M. Arnold Goffin, symbolise surtout l'idéal d'imperfectible douceur et d'humilité de Saint François, en laissant trop dans l'ombre l'héroïsme de sa vocation, les qualités mâles de cette âme intrépide ; il nous y apparaît plus passif qu'actif, prêt à tout supporter plutôt qu'à tout entreprendre pour faire prévaloir sa pensée. »

Cela est la vérité même. Nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer, la vocation de Saint François d'Assise fut la plus énergique des réactions contre son milieu. Il ne faut pas se laisser tromper par la dénomination simpliste du Moyen-Age. Le temps où naquit François fut loin d'être une époque de foi. Les ruines de sanctuaires qui attristaient le pays d'Assise étaient l'indice et le symbole d'autres ruines. Les populations avaient d'abord souvent accueilli avec des injures et des pierres celui qu'elles finissaient par proclamer un saint.

Le troubadour qui nous charme en François n'était pas l'insouciant chanteur qui va porter ses vers de manoir en manoir, et ne demande pour prix de ses chansons qu'une place au foyer. Son entrain même, que ni la fatigue, ni l'insuccès, ni la maladie, ni la faim, ni les intempéries ne peuvent entamer, est fait de virilité. A chanter la joie parfaite, telle que la définissent les *Fioretti* en un récit poétisé, il faut une force plus qu'humaine.

L. ROURE. (*Etudes*)





LE TIERS-ORDRE A PARIS



U Congrès diocésain de Paris qui s'est tenu du 6 au 16 mars dernier, deux rapports ont été présentés, sur le désir exprès de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, exposant l'état du Tiers-Ordre dans l'archidiocèse.

L'un fut lu par M. Lermigny, supérieur de la Fraternité dirigée par les Frères Mineurs Capucins et l'autre par M. le Vicomte d'Hendecourt, supérieur de la Fraternité des Pères Franciscains. Tous deux ont été, au dire de Sa Grandeur, une révélation pour beaucoup et nous ajoutons qu'ils seront un encouragement pour plusieurs qui ne connaissent pas assez le Tiers-Ordre.

Nos tertiaires canadiens seront heureux de connaître leurs confrères parisiens et liront avec plaisir le passage suivant tiré du rapport de M. d'Hendecourt, ministre de notre Fraternité. Notons seulement qu'il s'agit uniquement des hommes.

« On compte actuellement dans le diocèse de Paris trois Fraternités d'hommes qui furent établies dans les couvents franciscains ou capucin de la rue Falguière, de la rue de Puteaux et de la rue de la Santé, mais qui, depuis la dispersion des congrégations, tiennent leurs réunions dans des chapelles. La première comprend 200 Frères, la deuxième une centaine, la troisième 250. Il faut y joindre des Fraternités paroissiales, toutes à un effectif beaucoup plus restreint (15 à 20 membres), à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Saint-Eustache, à Notre-Dame du Travail de Plaisance, à Boulogne, à Arcueil, à Neuilly, à Passy. Citons encore celles du Séminaire de Saint-Sulpice et du Séminaire d'Issy, qui comprennent plus de 50 Séminaristes tertiaires, et la Fraternité sacerdotale de Notre-Dame-des-Victoires, avec 120 prêtres.

« On trouve encore des Frères mêlés à des Fraternités de Sœurs à Sainte-Anne de la Maison-Blanche, à Saint-Éloi, à Saint-Eugène, à Saint-Louis d'Antin, à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Levallois-Perret, à Noisy le Sec, à Saint-Mandé, à l'hôpital de Bon-Secours, à l'hospice d'Ivry, à Clichy, à Vincennes, etc ; mais ils sont en plus petit nombre.

« De toutes ces Fraternités, je n'ai de renseignements précis que sur la première, la Fraternité franciscaine de Paris, dont j'ai pu consulter les archives. J'y ai appris qu'elle avait été érigée canoniquement après quelques années d'existence, en 1876, avec 27 membres (15 profès et 12 novices), et que, trois ans plus tard, elle en comptait 68. Leur nombre, depuis, n'a cessé de grandir et dépasse aujourd'hui le chiffre de 200 ; elle recrute chaque année une moyenne de 15 adhérents, toujours supérieure au chiffre de ses pertes. Toutes les positions sociales, tous les âges y sont confondus ; on s'y édifie, on s'y entr'aide, on y pratique réellement la charité chrétienne.

« Les lieux de réunion ont subi les fluctuations de la persécution contre les Ordres religieux : du couvent de la rue des Fourneaux (aujourd'hui rue Falguière), on émigrait en 1881 à Notre-Dame, pour revenir en 1888 à la rue des Fourneaux. qu'il a fallu définitivement quitter en 1903. Le couvent a été pris et vendu, il est aujourd'hui une école d'électricité.

« En 1878, Mgr Richard, alors archevêque de Larisse et coadjuteur de Paris, daignait venir présider une des réunions mensuelles, offrir pour nos Frères le saint sacrifice et leur faire une instruction ; il en fit de même, à différentes époques, de Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Péking ; de M. l'abbé de Broglie, chanoine honoraire de Paris ; de M. l'abbé Chesnelong, aujourd'hui, évêque de Valence, et plusieurs fois de M. l'abbé Connelly. Ce dernier nom nous intéresse particulièrement, car M. Edouard Connelly, conseiller à la Cour de cassation, doyen de la Faculté de droit de l'Université catholique de Paris, fut reçu dans la Fraternité en 1878 ; il continua d'en faire partie, et fut même assistant du Frère Supérieur, après son entrée dans les ordres qui suivit la mort de sa femme.

Depuis la fondation de la Fraternité, une des séances mensuelles, celle d'octobre ou de novembre, a été, chaque année, remplacée par un pèlerinage à Montmartre, ordinairement précédé d'une

retraite de trois jours. Du reste, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus s'affirme encore par une nuit d'adoration dont le service est confié tous les mois à nos Frères et par les abondantes aumônes qui ont permis d'édifier et de décorer la chapelle dédiée à leur saint patron dans l'église du Vœu National.

En 1882, lors du VII^e centenaire de la naissance de Saint François, un Frère fut envoyé à Assise, aux frais de la Fraternité, pour assister aux fêtes qui y furent célébrées ; en 1885, on participait au pèlerinage de Paray-le-Monial.

Nombreux sont parmi nous les associés du Chemin de Croix perpétuel. Ce sont aussi plusieurs des nôtres qui forment le Conseil de l'Immaculée-Conception pour la délivrance des âmes du purgatoire, association dont les statuts ont été approuvés par l'archevêché et qui, en 1881, a été affiliée à l'Association de l'Immaculée-Conception érigée dans l'église franciscaine de l'*Ara-Cali*, à Rome. Elle se développe sans cesse et fait célébrer plus de trois messes par jour pour son pieux objet.

En 1883, une deuxième réunion, qui se tient le premier lundi de chaque mois, a été fondée en l'église Saint-Augustin, pour permettre à ceux de nos Frères qui sont empêchés d'assister à la grande réunion de ne pas perdre le bénéfice des indulgences.

De tels exercices de piété pratiqués en commun ont pour résultat immédiat la sanctification personnelle des associés et, par suite, celle de la famille, de la paroisse et de la société. La règle facile et salutaire maintient le Tertiaire et l'excite au bien ; les instructions lui rappellent constamment que son premier devoir est de se dévouer pour le salut du prochain, qu'il doit être un homme d'œuvres et d'action ; il devient apôtre et gagne d'autres âmes par l'apostolat du bon exemple, de la prière et de la charité.

C'est ainsi que nous voyons tous ceux de nos Frères auxquels leur position le permet faire partie de la Société de Saint-Vincent de Paul, la mère des œuvres, en ce sens qu'elle est la vraie dépositaire de l'esprit de charité chrétienne dont vivent les œuvres. Beaucoup y remplissent des fonctions importantes. M. Antonin Pagès, président général de la Société, était Tertiaire ; son successeur l'est aussi. On ne compte pas ceux qui se dévouent aux écoles, aux patronages, aux comités de mariage, au catéchisme des enfants. La plupart font partie des comités et des conseils paroissiaux, plu-

sieurs du Comité du Sacré-Cœur ; quelques-uns sont présidents de l'Union sociale d'ingénieurs catholiques, des groupes de l'Union catholique du personnel des chemins de fer, des Syndicats catholiques d'employés, etc. . .

Dans une paroisse de la banlieue, deux de nos Frères sont à la tête de huit œuvres, toutes très vivantes : Conférence de Saint-Vincent de Paul, Confréries du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, Propagation de la Foi, Sainte-Famille, Comité de l'Évangile, Cercle d'hommes, Syndicat catholique des employés.

Ailleurs, c'est un Tertiaire qui, passant une grande partie de l'année à la campagne, se livre depuis quinze ans à une action sociale intense, distribuant 200.000 tracts, organisant un service de bonne presse dans les communes qui l'avoisinent.

Mais voici des faits plus précis où le bien accompli se révèle d'une façon éclatante :

Dans l'une des plus anciennes paroisses de Paris, l'indifférence religieuse était devenue si générale que l'église semblait désertée et que les processions se déroulaient sans cortège sous les vieux arceaux gothiques. A peine quelques hommes osaient se montrer aux fêtes de l'Adoration perpétuelle.

Des Tertiaires prirent la généreuse résolution de faire un effort pour restaurer la vie religieuse et fondèrent, avec l'assentiment de leur curé qui en accepta la présidence d'honneur, un groupe d'hommes qu'ils appelèrent l'*Action Catholique*. Ceci se passait au printemps de 1909, et de suite, le succès dépassa leurs espérances, car ce furent 130 hommes au lieu de 30, chiffre habituel, qui suivirent, cierge en main, la procession de clôture de l'Adoration. Au début, ils n'étaient que 4 dans leur comité, bientôt ils se trouvèrent 9, et 35 au bout de trois mois ; et, à l'anniversaire de la fondation, en 1910, on inscrivait le 103^e adhérent. Sans avoir recours à l'Œuvre de l'Adoration nocturne, l'*Action catholique* pouvait assurer le service des trois nuits de l'Adoration perpétuelle, dont la procession de clôture fut escortée par 158 hommes. Depuis, le nombre des adhérents n'a cessé de grandir ; il atteint aujourd'hui le chiffre de 153.

La Fraternité compte quelques jeunes peintres, sculpteurs, architectes, décorateurs, dont l'influence s'est fait sentir dans les milieux artistiques. Ils ont amené de nombreux membres à la Conférence

Saint-Jean-Saint-Luc, (1) spécialement fondée en 1891 pour les artistes ; ils ont formé un centre d'action qui date de six ans et qui comprend les plus ardents et les plus zélés. On se réunit une fois par mois dans l'atelier de l'un ou de l'autre ; on y commence par faire la prière, on y prend l'engagement de prier les uns pour les autres, de pratiquer l'aide et même la correction mutuelle, de procurer des travaux aux amis ; on s'y occupe des intérêts corporatifs. La charité y est intense, j'en pourrais citer des traits admirables. Ils appartiennent du reste tous à la Société de Saint Jean (2) dont le rayonnement sur le monde artistique est considérable ; elle a pu obtenir de l'Union centrale des Arts décoratifs l'octroi d'une partie des salles qu'elle occupe au Louvre pour une exposition d'art religieux qui se tiendra cet automne. . . . »

De tels faits ne sont-ils pas le meilleur commentaire de ce que nous répétons souvent de l'efficacité sociale de l'esprit franciscain ? Ne sont-ils pas une preuve vivante d'affirmations que d'ailleurs nous ne faisons qu'emprunter aux Souverains Pontifes ?

La vie d'un homme tel que M. de Livois, les œuvres du Tiers-Ordre telles que nous les présente le rapport du président d'une fraternité parisienne ne sont-elles pas de nature à convaincre un esprit attentif et sérieux, que la Règle du Tiers-Ordre est véritablement l'agent de rénovation individuelle et sociale dont les Papes sont en droit d'attendre la RESTAURATION DE TOUTES CHOSES DANS LE CHRIST.

V. M.

(1) L'une des Conférences parisiennes de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

(2) *La Société de Saint-Jean* pour l'encouragement de l'Art chrétien, reconnu d'utilité publique. Son siège est à Paris, Rue Saint Guillaume, 29. Elle groupe dans la poursuite d'un même idéal les artistes chrétiens : peintres, sculpteurs, musiciens, architectes. A côté d'humbles débutants on voit dans ses rangs des maîtres de l'École moderne.



Credo



Chronique franciscaine

A TRAVERS LE MONDE

Un apôtre du Tiers-Ordre

NOUS extrayons les notes suivantes d'un long article publié dans *Il Bollettino del Terz'Ordine* :

Le 5 janvier dernier, est mort à l'âge de 72 ans, dans la petite ville piémontaise de Peveragno, un modèle d'instituteur chrétien, Battista Bottassi après 54 ans de profession dans le Tiers-Ordre franciscain. Le peuple, qui avait abrégé en "Tita" son nom de Battista, le faisait précéder de la particule "Don" qui accompagne le nom des membres du clergé séculier ou régulier ; c'est que dès son enfance, il fut toujours remarqué pour sa piété ; on l'appelait déjà "il Santino", le petit saint. C'était lui qui consolait sa mère, pauvre veuve restée avec quatre enfants incapables encore de gagner leur vie. "Mère, lui disait-il, lui le plus jeune, ne craignez pas ; la divine Providence est grande, et, comme elle veille sur les insectes, les oiseaux, les poissons et tous les autres animaux, elle pensera à nous." Et la mère fut consolée, et Dieu vint au secours de la pauvre famille.

L'enfant grandit, employé d'abord à la garde des troupeaux, occupant tous ses moments libres à de pieuses lectures et aux offices de la paroisse, et admiré de tous pour sa profonde piété. A l'âge de 18 ans, il entra dans le Tiers-Ordre. Il remercia Dieu toute sa vie de cette faveur et fut toujours fidèle aux abstinences, aux jeûnes et à l'office de la Règle, qui était alors beaucoup plus austère qu'aujourd'hui. Dans le choix de sa vocation, il se décida pour la carrière d'instituteur, afin de subvenir aux besoins de sa famille. Dieu voulait faire de lui un apôtre du Tiers-Ordre dans le monde, et ce fut avec une ardeur d'apôtre qu'il répondit à son appel. Ayant terminé les études nécessaires, au prix des plus grands sacrifices, il voulut revenir auprès de sa mère et demanda le poste de Peveragno. Le maire de cette localité était franc-maçon. Peu sympathique à un catholique qui communiait tous les jours, il crut pouvoir le décourager dans sa demande persistante, et il lui offrit 40 francs par an. Très mortifié, mais non découragé, don Tita, se reposant de l'a-

venir sur la Providence, accepta et revint à Peveragno où il resta jusqu'à sa mort. Accueilli avec la plus grande joie par toute la population qui connaissait son mérite et admirait ses vertus, il se dévoua à ses enfants sans réserve toute sa vie, car il refusa même de se marier pour réaliser, autant que possible, l'idéal qu'il s'était fait du parfait instituteur.

Pénétré d'amour pour la Règle du Tiers-Ordre, il mit au service de cet apostolat toutes les industries et le zèle d'un saint ; conseils, conférences publiques et privées à Peveragno et dans les environs, brochures, journaux, livres, tout fut mis en œuvre ; il réussit à former une nombreuse Fraternité d'hommes et de dames, qu'il réunissait et présidait lui-même tous les mois. Les résultats acquis furent considérables et provoquèrent l'admiration enthousiaste de la partie saine de la population.

Avec un autre Tertiaire, qui est aujourd'hui chanoine-évêque, don Peano, curé du Sacré-Cœur de Cunéo, ils fondèrent les *Letture Francescane*, qui devinrent, en 1894, le *Bollettino del Terz'Ordine Francescano*, organe actuel des Fraternités piémontaises.

Pour juger de l'œuvre de don Tita, qu'il suffise de dire que de son influence sont sortis cinquante-trois prêtres séculiers ou religieux, et un nombre considérable de sœurs. Il faisait lui-même les démarches nécessaires à ces vocations ; il entreprenait des voyages et il était heureux à la pensée que Peveragno était une des premières villes d'Italie par le nombre de ses religieux, de ses prêtres et de ses religieuses.

Son zèle contre la propagande maçonnique et socialiste était proverbial et il lui attira des persécutions qui ne refroidirent jamais son ardeur.

Après la mort de sa mère, en 1880, il vécut en anachorète, se contentant d'un peu de soupe, d'œufs et de pommes de terre, et mangeant très peu de viande. Enfin, l'excès de travail et le défaut de nourriture amenèrent la maladie, et jusqu'à la fin sa pauvre chambre fut un lieu de pèlerinage où venaient s'édifier encore de ses paroles toutes les personnes de la contrée qu'il avait édifiées toute sa vie.

F. S.

Les Franciscains au Maroc

LE Vicariat apostolique du Maroc, est — on le sait — confié aux franciscains espagnols. Le Vicaire Apostolique est Mgr François-Marie Cervera O. F. M., évêque titulaire de Fessea. Les catholiques sont au nombre de 13.852 sur 8 à 9 millions d'habitants. Les villes où ils sont le plus nombreux sont : Tanger (8.637 catholiques sur 30.000 habitants), et Casablanca (400 sur 10.000). Il y a 8 églises dont 2 à Tanger et 6 chapelles ; 18 écoles réunissent 679 garçons et 882 filles ; il y a aussi 5 écoles élémentaires et une école supérieure à Tanger. A Tanger également, depuis 1887, est fondé un hôpital de 30 lits. Les Franciscains ont

aussi une imprimerie où ils viennent de faire paraître une grammaire arabe qui sera d'un précieux secours pour les missionnaires obligés d'étudier la langue du pays.

Pour entretenir toutes ces œuvres, il y a 56 Frères-Mineurs, dont 28 prêtres, et de plus une vingtaine de Religieuses Franciscaines. Ils sont heureux de se dévouer au salut des âmes sur cette terre qui a bu le sang des premiers martyrs de l'Ordre Séraphique.

Pendant l'expédition de 1908, cinq Franciscains français avaient rejoint le corps expéditionnaire et les troupes avaient trouvé en eux des aumôniers très zélés. Depuis lors, quelques Frères-Mineurs français ont été envoyés à Oudja et récemment de nouveaux aumôniers volontaires sont allés là-bas, porter les secours de leur ministère sacré à nos braves soldats. Nos vœux et nos prières les accompagnent.

(Union Séraphique)

Le nouveau Préfet Apostolique de Rhodes

LA Sacrée Congrégation de la Propagande, par un décret du 27 mars 1911, a nommé Préfet Apostolique de Rhodes et des îles adjacentes, le R. P. Ignace Beaufays, de la Province Belge. Le Père Ignace est né à Bruxelles en 1870, et est entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs à l'âge de 18 ans. Après avoir terminé ses études, il fut envoyé par ses supérieurs à l'Université catholique de Louvain, pour s'y perfectionner dans les sciences biblico-théologiques et philologiques. Il était préfet des études à l'école séraphique de Lokeren, dans sa province, lorsqu'il fut appelé à Rome par le Vicaire Général de l'Ordre, le P. David Flemming, pour lui succéder dans la chaire d'Écriture Sainte de notre Collège international. Pendant les trois années qu'il resta à Saint-Antoine, le Père Ignace s'attira l'admiration et l'attachement de ses collègues et de ses disciples. Envoyé ensuite à Jérusalem, il y enseignait encore la Sainte-Écriture, lorsqu'il y a trois ans, il fut désigné comme missionnaire dans l'île de Rhodes. Sa vive intelligence, sa grande érudition, sa solide piété et son zèle pour le salut des âmes nous font augurer un grand bien de sa nomination comme Préfet Apostolique.

Les Frères Mineurs sont arrivés dans l'île de Rhodes, comme missionnaires, en 1457. Lorsque l'île de Rhodes tomba au pouvoir des Turcs, en 1523, les missionnaires, les chevaliers de Saint Jean, et tous les fidèles avec leur archevêque, le frère Léonard de Balestrinis, durent s'exiler. Quand les temps devinrent meilleurs, les Frères Mineurs purent retourner dans leur ancienne mission.

En 1897, la mission de Rhodes, qui jusque-là dépendait de la Préfecture apostolique de Constantinople, fut érigée en Préfecture apostolique indépendante par la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le premier Préfet apostolique fut le Père André Felici, de la Province romaine de Saint-Michel-Archange. Il avait été envoyé dans la mission de Constantinople en 1874, par le Ministre Général Bernardin de Porto-Gruaro, et il avait exercé divers emplois, lorsque le 31 août 1897, il fut nommé premier Préfet apostolique de Rhodes et des îles adjacentes. Pendant 14 ans, il déploya un zèle infatigable pour le bien de la mission. Il mourut subitement le 30 janvier 1911, tandis qu'il se préparait à célébrer le Saint-Sacrifice de la messe. Sa mort fut un deuil, non seulement pour ses missionnaires et les catholiques, mais encore pour les schismatiques et les Turcs, qui rendirent hommage à ses vertus.

Outre les Franciscains, il y a dans cette mission des Frères des Ecoles Chrétiennes et des Sœurs franciscaines de Gémone, qui sont employés les uns et les autres à l'éducation de la jeunesse.

D'après une dernière statistique, (4 octobre 1910), la population de Rhodes et des îles adjacentes est d'environ 40.000 âmes dont seulement 394 catholiques. Il y a trois résidences de missionnaires avec cinq religieux ; un collège avec 25 élèves et deux écoles dont la population scolaire est d'environ 150 enfants. Les confessions annuelles ont été de 183 et celles de dévotion, 4.951 ; les communions pascales ont été de 170 et celles de dévotion, 21.741. Comme on le voit, il y a encore énormément à faire, et quoique en pays musulman, on jouit d'une certaine liberté. La langue officielle est le turc, mais le peuple parle la langue grecque, et les catholiques parlent le français et l'italien.

(*Union séraphique*)

CANADA

La Vénérable Marie de l'Incarnation

LE 19 juillet, dans la Salle Consistoriale, au Vatican, fut promulgué le décret d'héroïcité des vertus de la fondatrice des Ursulines de Québec, en même temps que celui de la Vénérable Louise de Marillac-Légras, fondatrice des Filles de la Charité. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, prononça en cette circonstance un remarquable discours, auquel le Souverain Pontife daigna répondre, en évoquant le bien que ces saintes âmes avaient fait et pouvaient faire à leurs patries, la France et le Canada, associées dans la même foi chrétienne.

Montréal. Au Couvent

Prises d'habit

LE mardi 15 août, en la fête de l'Assomption de Notre-Dame, cinq jeunes gens venus de différents comtés de la Province de Québec, revêtaient les livrées séraphiques et fournissaient par cette première

démarche, la première étape d'une assomption continuelle et glorieuse ; telle fut du moins la bienvenue que leur souhaila le prédicateur de la circonstance, le R. P. Ange-Marie, bien inspiré comme toujours, en comparant la vie religieuse à la vie de Marie, notre divine souveraine, selon que la décrit le texte liturgique "*quasi aurora consurgens...*"

Dans la nef, parents et amis, dans le sanctuaire, anciens maîtres ou condisciples des nouveaux novices, rendaient grâces à Dieu de leur vocation et de leur bonheur.

Valleyfield

AU monastère des Pauvres Clarisses de Bellerive, avait lieu, le dimanche après-midi, 6 août, en la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, une cérémonie de profession de deux novices, et de vêtue d'une postulante. Les sœurs Marie Agnès de Jésus, née Clara Lemay, et Anne-Marie du Sacré-Cœur, née Blanche Noël, émirent leurs vœux, et Mlle Joséphine Plamondon revêtit le saint habit. Sa Grandeur Mgr Emarc présida en personne à la cérémonie. L'allocution fut donnée par le Père Hugolin Lemay, O. F. M., frère de l'une des professes.

Baie Saint-Paul

Maison-Mère des Petites Franciscaines de Marie

LA clôture de la retraite annuelle des Sœurs Franciscaines fixée par la tradition au 12 août, fête de Sainte Claire, a cette année encore, été embellie et réjouie par une cérémonie de profession et de vêtue. Le R. P. Gardien des Franciscains de Québec, le R. P. Richard, prédicateur de la retraite et le R. P. Théodoric, franciscain, nouveau prêtre et frère d'une des professes, assistèrent à la cérémonie, où le sermon de circonstance fut donné par M. l'abbé Tremblay, ancien chapelain de la maison et frère lui-même d'une des élues de la journée.

Le nombre des religieuses qui prirent la *meilleure part* de cette belle fête fut de vingt-neuf.

Saint-Hyacinthe

Visite canonique. Du 28 juillet au 2 août, le R. P. Valentin-Marie a donné aux deux Fraternités de la Cathédrale les exercices de la sainte Visite. Les Sœurs forment une congrégation florissante par le nombre, la ferveur et les œuvres, sous l'impulsion de son Directeur et de son zélé discrétore.

La fraternité des Frères reste toujours le petit troupeau, bien choisi, qui n'attend pour se multiplier qu'une circonstance favorable. Cette occasion, nous en avons la promesse et l'espérance, lui sera prochainement donnée.

A la suite de la Visite, en deux cérémonies qui eurent lieu le 1^{er} et le 2 août, 40 personnes prirent le saint habit ; 33 autres firent leur profession.

Le P. Visiteur s'est d'ailleurs montré fort satisfait du bon esprit de nos tertiaires.

Saint-Pie de Bagot

DU 27 au 31 août eurent lieu en cette belle paroisse les exercices de la 1^{re} visite canonique. En effet à la clôture d'une mission donnée par les RR. PP. Franciscains, M. le chanoine P. Z. Decelles, curé, demanda qu'ils parlassent du Tiers-Ordre et de ses immenses avantages, surtout en vue de grouper les bons, et de maintenir les fruits précieux de la mission. Le 19 décembre 1909, environ 200 personnes revêtirent les livrées de la pénitence. Les travaux d'agrandissement et d'embellissement de l'église retardèrent leur profession, qui se fit le 31 août avec toute la solennité et ferveur désirables.

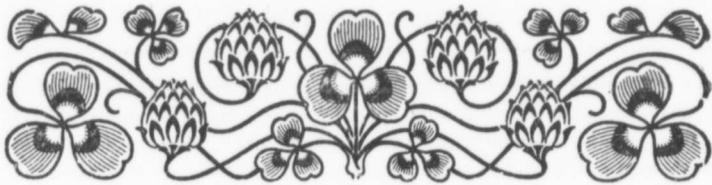
Trois hommes et jeunes gens, trente dames et demoiselles prirent aussi le saint habit ; ce qui porte le nombre des enfants de Saint François à environ 230.

Le même jour munie de toutes les bénédictions de S. G. Mgr A.-X. Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe eut lieu l'érection de deux fraternités. Celle des frères fut placée sous le vocable de l'archange Saint Gabriel : quant à celle des sœurs, elle est heureuse d'avoir N.-D. du Perpétuel Secours pour patronne. Nos lecteurs verront la raison de ce choix : l'église de Saint-Pie possède un tableau de cette célèbre Madonne peint à Rome, et indulgencié tout récemment par S. S. Pie X en faveur des paroissiens de Saint-Pie.

Le même jour les discrétaires ont été ainsi constitués :

FRÈRES. Ministre : M. Jos. Isidore Piché ; Assistant : Eusèbe Bernard ; Maître des novices : Frédéric Quintal ; Secrétaire : Armand Saint-Martin ; Trésorier : Arthur Ashby ; Discrètes : Notaire Ephrem Saint-Pierre, et M. Joseph Perreault.

SŒURS. Supérieure : Mde Nérée Carpentier ; Assistante : Alfred Robert ; Maîtresse des novices : Barthélemy Roy ; Secrétaire : Mlles Arsélia Hamel ; Trésorière : Orpha Lambert ; Discrètes : Mdes Elzéar Tétreault ; Amédée Dufresne ; Gédéas Messier ; Mlle Marie Piché.



Le Loup de Gubbio



DONC, en ce temps-là un loup, monstrueux de taille, de poil bourru et de gueule sanglante, terrorisait la banlieue, les faubourgs et la ville même de Gubbio. Au seul bruit de son nom, les troupeaux se pressaient au coin le plus sombre du bercail, les petits enfants se sauvaient dans les jupes de leurs mères, et les mères poussaient le verrou de la grande porte. Les hommes, plus braves, ne sortaient qu'armés jusqu'aux dents, comme nos vaillants colons au temps des Iroquois.

Saint François était alors en prédication dans la ville ; il résolut d'aller convertir le loup, et de donner ainsi au peuple la sécurité, dont il avait besoin pour venir au sermon, et la tranquillité qui lui permettrait de profiter de la parole divine. Chacun avait grand peur pour le bon Saint ; on voulait le détourner de son entreprise. Sans succès. Il fit son signe de croix et partit. Alors les plus braves prirent leurs armes et sortirent avec lui pour le défendre ; mais à peine furent-ils en vue du loup qui s'avançait sur eux, les yeux en feu et la gueule ouverte, qu'ils tournèrent les talons et s'enfuyèrent, les couards ! laissant le bon Saint et son compagnon tout seuls avec le féroce animal.

Mais comme le loup fonçait sur lui, François traça devant soi un signe de croix qui cloua net sur ses quatre pattes la male bête. Alors le Saint lui fit une harangue d'une merveilleuse douceur et efficacité, lui reprochant ses crimes, l'exhortant à résipiscence, lui promettant miséricorde et pardon de la part de Dieu et des hommes. Le pauvre loup donnait en son patois tous les signes d'une vraie et sincère contrition, et l'on vit bien que c'était



J. AUBER

LE LOUP DE GUBBIO

503



d'un cœur pénitent qu'il accepta de conclure trêve avec les gens de Gubbio, à ces conditions : Lui, loup, cesserait tous ses ravages ; et la ville lui pardonnerait et le nourrirait sa vie durant. En foi de quoi, gentiment, comme un chien dressé, il mit sa patte dans la main de François, puis se laissa emmener sur la place de la ville pour y renouveler son pacte avec les citoyens.

Ce fut un vraiment beau spectacle que de voir ainsi, devant la Maison de Ville, Saint François, le loup, les magistrats et tout le peuple, assemblés pour un si rare traité. Le bon Saint profita de la circonstance pour adresser au peuple des paroles étrangement fortes, lui reprochant d'être plus insensible que les loups, et l'invitant à faire pénitence de ses rapines, rancunes, conduite et autres œuvres de mauvaise vie, selon l'exemple que lui en donnait un animal sans raison.

En sorte que tous pleuraient, abjuraient leurs fautes, se réconciliaient, faisaient mille belles promesses de conversion. Enfin le loup renouvela avec la cité sa trêve, qui fut très bien observée de part et d'autre. Il vécut encore deux ans, témoignage vivant de la sainteté de François et des miséricordes du Très Haut envers les pécheurs repentants. Et quand il mourut, ce fut un deuil public, à cause des souvenirs qui se rattachaient à lui.

Que le loup de Gubbio soit le symbole d'une caste orgueilleuse et dure aux faibles, qu'adoucirent la prédication et les exemples de Saint François, ou qu'il ait été historiquement et réellement un vrai loup de chair et d'os, grand mangeur de moutons, terrible même aux hommes, c'est ce que les historiens ne nous apprendront plus désormais. Ils ont jeté sur l'authenticité du fait un doute qui n'a point réussi à discréditer le récit des *Fioretti*, mais ils n'ont apporté pour ou contre — c'est leur coutume — aucun argument probant.

En somme l'histoire de Frère loup reste une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pauvres pécheurs ; et pour l'efficacité de cette leçon, la certitude n'en est pas requise. Soyons, comme Saint François et comme son divin Maître, bons et indulgents et miséricordieux ; et si nous ne convertissons pas les loups, nous ferons tout de même entrer dans notre pauvre monde un peu plus de paix, de vertu et de bonheur. V.-M.



LES MISSIONS FRANCISCAINES

JAPON

Muroran, 18 avril 1911

Lettre du R. P. Pierre Gauthier
au Très Révérend Père Provincial (1)

Mon Très-Révérend Père,

J'AURAI bien des choses à vous raconter sur mes trois ou quatre « Jinkwai » c'est-à-dire : visites des chrétiens éloignés de la Mission, jusqu'à une journée de chemin de fer, ou encore trois ou quatre heures de « basha » ou omnibus ; ce serait trop long ou trop court. Surtout que je n'ai pas encore la bosse de la relation. Je ne dirai qu'un mot de nos fêtes pascales, les premières, probablement, aussi solennelles, à Muroran. Pour mieux nous préparer aux joies de la Résurrection — à trois : 2 Pères et 1 Frère — nous avons fait tous les exercices des Jeudi, Vendredi et Samedi Saints. L'assistance peu nombreuse — le catéchiste et une autre famille — y a pris un grand intérêt et a montré la plus grande attention. C'était si nouveau, et les cérémonies elles-mêmes parlent si bien au cœur

(1) Diverses circonstances nous ont obligé de retarder jusqu'ici la publication de cette lettre de notre Confrère qui d'ailleurs ne perd rien de son intérêt par ce délai.

et à la foi. Le Mercredi Saint nous décorions les fenêtres de notre chapelle à la « vitrophanie » : don d'un bienfaiteur qui a déjà donné quelque chose de lui-même au Japon. Vous voyez, de Montréal, l'effet renversant produit sur ces yeux « curieux » qu'ont les Japonais enfantins. Ce sont tous de grands enfants, dit-on, et plus je vais, plus je l'expérimente. Toutefois ce ne sont pas les enfants de l'Évangile, du moins les païens. Depuis le dimanche des Rameaux je donnais les dernières instructions à deux catéchumènes qui veulent ressusciter avec Notre-Seigneur et à une première communicante (1). Jeudi-Saint, messe, communion et procession au reposoir, mais pour l'adoration continuelle, mes chrétiens qui en entendent parler pour la première fois, ne viennent pas du tout, malgré mon avertissement du dimanche précédent ; force nous est donc d'en faire tous les frais... si doux ; le catéchiste s'y est mis aussi. La divine Réserve ne demeura pas un seul instant solitaire, jour et nuit. Le bon Dieu sait décupler les forces de ceux qui en ont besoin. Notre catéchiste lui-même l'a éprouvé.

Vendredi-Saint, touchante cérémonie de l'adoration de la Croix. Les chrétiens eux-mêmes ont fait les trois prostrations d'usage, et même pour moi c'était du nouveau au Japon. L'après midi, à 3 heures précises, chemin de croix précéé — bien court — mais chaque station évoquant une souffrance spéciale de la divine Victime. L'assistance était un peu plus nombreuse.

Samedi-Saint, diverses bénédictions, l'Exultet, les Prophéties, etc., l'Alleluia enfin !

Dans la journée, plusieurs confessions.

Pâques ! un jeune chrétien, qui pourrait être catéchiste et sait le français, arrivé d'hier de son lointain village à 15 ou 16 milles, fait sa confession. Puis, comme il pleut, nous mettons nos drapeaux dans l'église, le Carillon-Sacré-Cœur, don du bon et fervent tertiaire de Québec, M. P., à droite près de la statue du Sacré-Cœur, et à gauche le drapeau national rond rouge (le soleil) sur fond blanc. Notre cher Père Alexis Hipp, de la Province de Thuringe (Allemagne) mon compagnon de mission, a donné à l'autel ses plus belles parures, et le grand crucifix, envoyé, je crois par le R. P. Ange, plane au dessus de l'autel comme le Divin Ressuscité.

(1) La première à bénéficier du décret, à Muroan.

A huit heures environ, nous procédions à la cérémonie de nos deux baptêmes d'adultes : l'un enfant de 14 ou 15 ans, l'autre âgé de 41 ans — frère aîné de notre catéchiste. J'espère plus tard vous parler plus au long de ce cher néophyte dont la foi est si vive que son frère, le catéchiste, de s'écrier : « Moi je n'ai pas la foi, je ne suis que sacrilège », tant son frère le met dans l'admiration et le confond. Nos deux nouveaux chrétiens s'appellent l'un Augustin, l'autre Jean (Baptiste).

Tous les chrétiens sont présents, moins trois.

Morceau d'harmonium, prière du matin. Sermon en deux points.

Puis messe chantée, précédée et suivie de cantiques japonais : « Ave, Ave » (air connu), et un autre sur un air connu aussi au Canada.

A la communion, la première communiant, toute petite de 9 ans, voilée de soie blanche et couronnée de fleurs naturelles, s'avança et communita d'abord toute seule. Dans ce moment solennel, je l'avoue, la voix du célébrant tremblait d'émotion, il est si doux à l'âme d'évoquer le souvenir de sa première union à Jésus-Hostie !

Suivit la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, pendant laquelle, avant le « *Tantum ergo* », la petite Elisabeth renouvela les promesses de son baptême, comme l'on fait chez nous, le jour de la première communion.

Après la messe, en bons Japonais, les parents viennent remercier le missionnaire pour le bienfait dont leurs enfants viennent d'être comblés, tout comme si c'était le missionnaire qui avait tout fait.

Si l'on ne connaissait la politesse outrée — trop souvent — de ces Fils du soleil, on croirait qu'ils oublient de remercier le bon Dieu avant ou après avoir remercié son serviteur et instrument.

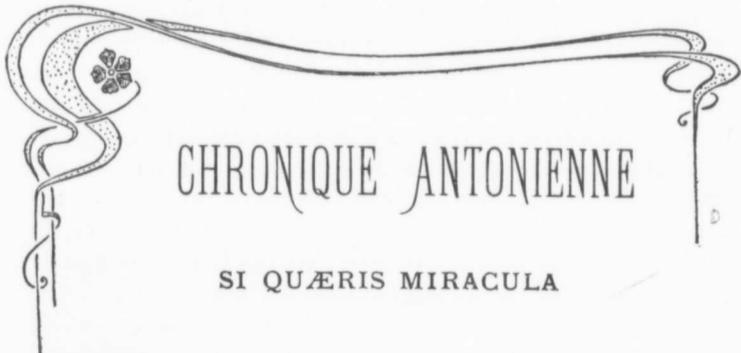
Pour nous reposer de la Semaine Sainte jusqu'à dimanche prochain, il faut préparer 5 autres premiers communiants.

23 avril 1911

Ce matin donc j'avais 5 premières communions. Comme chez nous, il y eut rénovation des promesses du baptême et après réception du scapulaire de Marie, acte de consécration à notre bonne Mère du Ciel...

Votre dévoué etc...

FR. PIERRE GAUTHIER, O. F. M.
Miss. apost.



CHRONIQUE ANTONIENNE

SI QUÆRIS MIRACULA



HABITUÉE, dès mon enfance, à réclamer l'intercession de Saint Antoine chaque fois que je perds quelque chose, j'ai vu rarement mes recherches demeurer infructueuses. Je dois signaler particulièrement la découverte d'une bague ornée d'une fort belle émeraude que j'avais perdue dans une immense prairie où j'étais allée m'asseoir. L'herbe était haute et touffue, je me disposais à en demander la coupe lorsque, m'agenouillant une fois de plus, je suppliai le grand Saint de me rendre ce bijou, souvenir de ma famille. Au même instant, je vis briller mon émeraude au milieu de la pelouse, et je n'eus plus qu'à rendre grâces à ce céleste protecteur.

Plus tard, ce fut mon anneau de mariage que je perdis et que je retrouvai, toujours par un bienfait de Saint Antoine, dans un saladier de cresson !

Je passe sous silence un très grand nombre de faveurs obtenues depuis, surtout quand j'ai joint à mes prières la promesse d'une aumône. Je ne puis cependant taire, malgré mon désir d'être brève, cette remarque que j'ai faite, très véridique pourtant, mais que bien des personnes jugeront sans doute exagérée : c'est que, depuis que je porte dans ma bourse une petite statuette du Saint, je ne l'ai jamais perdue, bien qu'il me soit arrivé de la perdre jusqu'à cinq fois dans un mois ! Elle est tombée deux fois de ma poche dans un quartier ouvrier et m'a été remise aussitôt : je l'ai laissée à l'église, sur l'impériale d'un omnibus, dans un salon ! Ai-je besoin de vous dire combien je désirerais voir la dévotion à Saint Antoine en honneur partout !

Ce qui a encore accru en moi ce désir, c'est le fait suivant : Deux jours avant de partir en voyage, je me dirigeais vers un bureau de

poste, portant à la main trois lettres, dont deux ouvertes et qui étaient destinées à recevoir des mandats pour lesquels j'avais introduit un billet de banque de 100 francs dans l'une des enveloppes. Arrivée au bureau, je m'aperçois que je ne tiens plus que deux lettres et que c'est précisément la lettre au billet de banque qui a disparu. Je reviens désolée à mon domicile. Je vais à la mairie, au commissariat, j'écris au préfet de police, en vain ! Le cœur gros, je prépare le lendemain mon voyage et j'hésite à faire quelques emplettes. En rentrant chez moi, je fus accueillie par ces paroles : « Une dépêche ! » Immédiatement, je me dis : « C'est Saint Antoine qui m'envoie une consolation ! » En effet, je lus ces mots : « Réclamez argent perdu, tel rue, tel numéro ! » C'était une bonne âme qui avait trouvé ma lettre, en avait retiré l'argent qu'elle comprenait n'être pas entièrement destiné au destinataire et m'avait fait savoir qu'elle tenait le billet à ma disposition. En me voyant, cette personne me dit : « Oh ! Madame, combien je désirerais que vous fussiez une fervente de Saint Antoine de Padoue ! »

M. B. (*La Fraternité*)



Nos gravures

LA gravure que nous avons donnée le mois passé et qui représente la *Stigmatisation de Saint François*, forme avec nos deux gravures du présent mois un tryptique dont *le Loup de Gubbio* est le panneau central, et le *Mariage mystique* le volet de gauche. Cette œuvre est due au pinceau aussi chrétien qu'habile de M. Jos. Aubert, par l'autorisation duquel cette reproduction est faite. M. Jos. Aubert, par une carrière relativement courte, s'est acquis une juste renommée dans l'art religieux. On lui doit notamment les fresques de Notre-Dame des Champs, à Paris. Il fait partie de la Société de Saint Jean dont nous parlons dans ce même numéro, p. 495.

Le chant liturgique et l'esprit franciscain

(Conférence donnée par M. l'abbé Paul Bayart,
du Tiers-Ordre, aux tertiaires de Roubaix)

COMME tous les arts, la musique, même profane, mais surtout la musique religieuse, a ressenti la vivifiante influence du mouvement franciscain. Saint François, tout le premier, était un passionné de musique : toute sa vie, il chante et fait chanter. Les franciscains recueillirent comme un héritage cet amour du plus immatériel des arts consacré à la gloire de Dieu : ils l'ont cultivé, ils l'ont perfectionné : ils ont produit de belles œuvres : et cela depuis le temps où ils répétaient sur les routes de l'Europe les cantiques de leur Père, jusqu'à nos jours, où les grands maîtres de l'art religieux en musique appartiennent, à divers titres, à l'Ordre Séraphique (P. SINGER, P. HARTMANN, E. TINEL)

Le chant liturgique en particulier leur est redevable. D'abord ils ont reçu de leur Fondateur, avec l'office romain, le chant de l'Eglise Romaine : et ils l'ont conservé longtemps, plus longtemps que d'autres ordres religieux, intacts dans leur livres et vivant sur leurs lèvres. Puis ils l'ont enrichi : on pourrait citer un bon nombre de franciscains compositeurs liturgiques : on peut supposer qu'il en est beaucoup d'inconnus ou d'anonymes. Mais il suffit pour la gloire de l'Ordre et l'honneur de la liturgie, qu'ils aient produit un Julien de Spire avec son office de Saint François, un Jacopone de Todi avec son Stabat, ou mieux ses Stabat... un Thomas de Céano avec son *Dies irae*. Ils restent donc attachés fermement au chant grégorien traditionnel. Mais pas au point de n'être pas personnels, ni de refuser tout progrès. Ils ont des mélodies préférées : ils aiment mieux ceux des tons grégoriens (1) qui se rapprochent le plus de nos modes modernes et les préparent. Ils cultivent les genres et adoptent plus volontiers les formes d'aspect dramatique et d'allures populaires. Et cela précisément répond au

(1) Cfr. v. g. les antiennes pour la fête de N. P. S. François, et certaines pièces insérées dans les *Cantus Varii*.

triple caractère catholique, pacifique et populaire qui distingue l'apostolat et l'idéal franciscain.

Ces seules considérations pourraient suffire à persuader aux Tertiaires qu'ils ont leur rôle à jouer dans l'œuvre actuelle et si importante de la restauration du chant liturgique. En adoptant pour les réunions de leurs fraternités le chant grégorien restauré par Pie X, ils seront dans la pleine tradition franciscaine, — tradition à peine interrompue un moment dans l'Ordre, et déjà remise en possession de ses droits incontestables. Ils chanteront comme chantait Saint François. De plus, s'ils peuvent propager ce chant, ou collaborer à sa diffusion, ils feront aussi par là œuvre d'apostolat franciscain : car ils continueront à développer l'esprit de prière, à lutter contre le particularisme et à resserrer les liens de fraternité chrétienne entre les enfants de l'Eglise.

[— Cf. Man. hist. Ord. p. 205, 266, 528 à 530 ; — P. Eusèbe Clop, les cantiques de Saint François et leurs mélodies ; Rome 1909 ; — Wagner, Origine et développement du chant liturgique, Desclée 1904 ; — Vies de Saint François etc ; — La Tombelle, l'Oratorio et la cantate, dans la *Tribune* de Saint Gervais ; 1910. janvier etc, etc, . . .]

ABBÉ PAUL BAYART
du T. O.

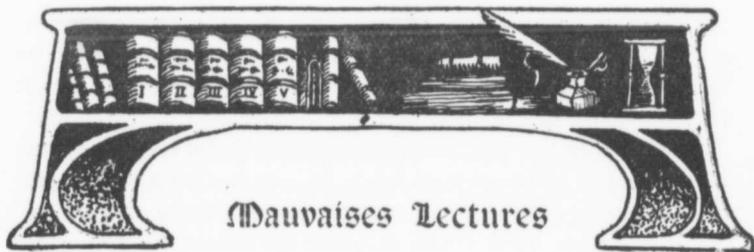


Les Soliloques

DU Bx P. PAUL DE SAINTE MADELEINE,

Martyr anglais de l'Ordre des Frères Mineurs

Un certain nombre de personnes ont écrit à la Direction de la *Revue*, lui demandant de faire éditer en un petit volume l'œuvre si édifiante du bienheureux martyr. Nous serions prêts à le faire si nous étions assurés d'écouler assez d'exemplaires pour couvrir les frais d'édition. Les *Soliloques* formeraient un élégant petit volume d'environ 200 pages 5½ x 3½ pouces, du prix 20 centins. Que les personnes qui seraient désireuses d'acquérir ce petit livre veuillent bien en avvertir dès maintenant la Direction de la *Revue*.



Mauvaises Lectures



L se lit un nombre effrayant de mauvais journaux, de mauvais livres, de publications révolutionnaires, corruptrices, obscènes.

Sans pousser la sévérité jusqu'au scrupule et sans nous refuser de légitimes jouissances intellectuelles, demandons-nous parfois si nous-mêmes nous mettons assez de discernement dans nos lectures, si nous ne lisons pas trop souvent ce qu'il est tout au moins malsain de lire ! Que de gens, par exemple, accueillent avec faveur, dans un journal, des propos, des impiétés, de dangereux exposés de systèmes, des descriptions de crimes, qu'ils n'admettraient pas dans une conversation particulière ou dans un cercle d'honnêtes gens !

C'est surtout à ceux qui sont grevés de charge d'âmes et ont pour mission de surveiller les autres, de commencer par s'observer eux-mêmes, s'ils ne veulent pas devenir, par leurs mauvais exemples, de dangereux instruments de contamination. Que de parents font preuve, sous ce rapport, de la plus aveugle imprévoyance !... Un médecin, en cours de visite, est reçu par la jeune fille de la maison, qu'il trouve plongée dans la lecture d'une feuille qui a pour spécialité la publication de contes trop souvent déshabillés jusqu'à l'outrage à la pudeur. Le visiteur, un vieil ami de la famille, se permet de faire une observation : « Eh ! quoi, Mademoiselle, vous lisez de pareilles malpropretés ! » Et savez-vous la réponse de l'imprudente lectrice : « Mais pourquoi pas, Monsieur ? C'est le journal de maman. » Tête du docteur.

Dans un ordre d'idées plus élevé, — dans le domaine des sciences morales et politiques, — la culture trop exclusive de la littérature contemporaine peut offrir aussi de graves inconvénients. Cette littérature est trop souvent superficielle. Mais ce qui est superficiel est

incomplet, et, dans le domaine scientifique, l'incomplet est voisin de l'erreur. Rien ne fait plus de tort à la vraie science, que la race très nombreuse des demi-savants.»

Nous n'exceptons pas, des observations qui précèdent, certaines publications de philosophie sociale et religieuse. Combien sont plus que médiocres, pour ne point employer un qualificatif plus sévère ! Quelle indigence de doctrine et quelle fluctuation malade dans les idées ! Il y a dans bon nombre de ces publications une tendance marquée à s'assouplir aux exigences du modernisme. Comme on l'a dit avec raison, elles nous présentent un catholicisme trop accommodant pour n'être pas accommodé.

Une réserve analogue s'impose à l'égard de certains livres ou traités de dévotion. La crédulité y usurpe trop souvent une place qui ne devrait appartenir qu'à la foi. La piété chrétienne, ainsi conçue, n'a rien de commun avec celle que cultivaient autrefois, par exemple, Saint François de Sales et Bourdaloue. L'incrédulité contemporaine raille ces mièvreries, tandis que la saine conception de la « vie dévote » s'oblitère et se dissipe même dans les âmes les mieux disposées. Bossuet a dit avec raison que le bon sens est le maître de la vie humaine ; à plus forte raison le bon sens doit-il demeurer la règle supérieure d'une existence chrétiennement ordonnée.

La conclusion qui se dégage de ces réflexions, c'est que nous vivons à une époque de trouble intellectuel et de publicité effrénée, où les catholiques ont l'impérieux devoir de veiller avec une particulière sollicitude sur le gouvernement de leurs âmes et sur la sécurité de celles dont, à divers titres, ils ont la garde et la responsabilité.

Il n'y a, quoi qu'en disent les libres-penseurs, nulle abdication de notre indépendance personnelle dans l'accomplissement de ce devoir ; il y a, au contraire, une réelle et noble élévation à exercer raisonnablement la maîtrise de soi-même. Comme il y a une hygiène destinée à sauvegarder la santé corporelle, il y a aussi une hygiène destinée à préserver la santé spirituelle.

De part et d'autre s'imposent des règles dont il n'est que raisonnable d'accepter les conséquences pratiques. Et ces règles sont d'autant plus importantes qu'elles concernent des intérêts plus précieux.

Ce n'est donc pas trop demander, comme le fait l'Eglise, que nous montrions au moins autant de soucis pour les intérêts de l'âme que pour les intérêts du corps, et que nous cherchions à nous abriter contre les épidémies morales comme nous cherchons à nous préserver des causes de contamination d'ordre purement physique. On ne le comprend pas assez de nos jours, ou trop souvent on l'oublie ; mais ceux qui comprennent, qui se souviennent et qui agissent en conséquence, se montrent certainement les plus intelligents, les plus sages, les plus soucieux de leur réel bien-être et de leur véritable fin. La vigilance qui les anime, loin d'être une cause d'infériorité, est, au contraire, le témoignage d'un jugement large et sûr et, par conséquent, d'une incontestable supériorité.

(*La Riposte.*)



Bibliographie

I. BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

Premier Congrès de Tempérance du Diocèse de Québec. Compte rendu. Québec, Secrétariat des œuvres d'Action Sociale Catholique. 1911. un fort volume in-4^o de 700 pages.

Il suffit d'énoncer le titre de cet important recueil de documents pour en faire comprendre l'utilité et la portée. C'est un monument définitif de ce qu'on peut appeler la première phase de l'Histoire de la Tempérance dans la Province de Québec. Tout ce qui a été jusque là écrit et publié, tout ce qui dans ces assises mémorables a été dit sur le sujet, se trouve consigné et classé dans ce volumineux travail. On peut espérer que l'œuvre du Premier Congrès recevra de cette publication une efficace continuité.

V.-M.

L'Apostolat en Afrique. Pour les Missions — par « Amis des Missions » Une plaquette, illustrée, de 130 pages. En vente à l'*Œuvre des Missions d'Afrique*. Québec Prix : 20 centims. par 25 : 15 cts.

Nous ne savons plus ce que la langue chrétienne avait appelé « faire la charité » Nous voulons tirer du verre d'eau donné à un pauvre, non seulement la récompense éternelle promise par le Sauveur, mais un intérêt temporel : nous risquons bien de tout perdre dans la plupart des cas.

En voici un cependant où l'intérêt du moment ne nuira pas à la pureté d'inten-

tion : Répandre la brochure consacrée à l'*Apostolat en Afrique*. Elle est fort instructive, d'au ant plus qu'elle est composée de relations écrites par des religieux canadiens et des religieuses canadiennes. Elle contribue malgré son prix modique, à l'entretien des missions catholiques d'Afrique.

V.-M.

AUTRES NOTICES

LIBRAIRIE BLOUD. PLACE SAINT SULPICE. 7 PARIS. VI.

Collection Science et Religion.

— N^{os} 608 609 **Fléchier. Œuvres choisies**, publiées avec une Introduction et des Notes par **Henri Brémond**. 1 vol. in-16 de la collection *Chefs d'œuvres de la littérature religieuse*. M. Brémond n'a publié dans ce recueil aucune des oraisons funèbres, fort connues et d'accès facile. Son choix s'est arrêté au sermon sur le *Scandale* qui donne au lecteur une idée de l'Avent de 1682, à celui sur l'*Obligation de l'aumône* où la pensée chrétienne sur les droits des pauvres est formulée avec une hardiesse qui étonnera ; enfin à deux pièces absolument ignorées aujourd'hui et qui sont d'une perfection achevée ; savoir : la *Lettre pastorale sur la Croix de Saint-Gervasi* et l'*Entretien sur le Bon Pasteur* qu'il ne craint pas de comparer aux homélies les plus fameuses de Saint Chrysostome.

— N^{os} 601-602 **Bourdaloue. Sermons du Carême de 1678 prononcés dans l'église Saint Sulpice**, publiés pour la première fois avec une Introduction et des Notes par **E. Griselle**, docteur ès lettres. 1 vol. (même série).

Ceux qui trouvent Bourdaloue ennuyeux et démodé ne sont pas sans excuses s'ils l'ont rencontré seulement dans l'édition du P. Bretonneau. C'est d'après le texte recueilli à l'audition par les sténographes, que le P. Griselle publie le Carême de 1678. Ces manuscrits ne nous donnent point la parole retravaillée, limée, châtiée, des Sermonnaires, ils nous la rendent vivante et vibrante. Ceux qui liront ce volume y trouveront un Bourdaloue ignoré. Aussi l'attrait d'une découverte littéraire se joindra pour eux à celui de l'édification.

— N^o 597 **Ernest Hello. Prières et Méditations inédites**, publiées par M^{de} **Lucie Félix-Faure-Goyau**, 1 vol. in-16 de la collection *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*.

Sans ajouter rien à la gloire d'Hello ce nouveau recueil sera bien reçu des amis et disciples de plus en plus nombreux du Maître. Tous seront reconnaissants à M^{de} F. F. Goyau d'avoir pieusement recueilli ces pages sublimes, poèmes autant que prières, où la foi et la raison s'exaltent dans l'ineffable.

— N^{os} 603-604 **Le Cardinal Vaughan**, par **Paul Thureau-Dangin**, de l'Académie française. 1 vol. in-16.

Cette biographie est un bon abrégé de la *Vie* publiée par M. Snead Cox ; elle renferme des chapitres fort intéressants sur l'histoire de l'Eglise d'Angleterre. Sans avoir l'envergure d'un Wiseman, d'un Newman ou d'un Manning, le Cardinal Vaughan demeure un personnage remarquable à cause de son caractère, de sa fonction, des évènements auxquels il fut mêlé. Ce petit ouvrage donnera de lui une notion exacte.

LIBRAIRIE POUSSIELGUE, PARIS.

Récueil de textes choisis en vue de la Prédication et des Conférences publiques, par un Prêtre du diocèse de Langres. In-12, 456 pages, 4 fr.

Les traits, les exemples sont, de la prédication populaire, les arguments les mieux retenus, parce qu'ils sont compris et goûtés. L'auteur de ce recueil a glané es plus utiles et les plus susceptibles de rendre service aux prédicateurs et aux conférenciers. C'est un choix considérable classé systématiquement de la manière la plus heureuse. Tous les sujets y sont représentés : ambition, âme, athéisme, blasphème, caractère, cœur, colère, conscience, etc., etc. L'ouvrage serait parfait, si l'auteur n'avait pas trop craint de rajeunir sa matière.

REVUES

— **Le divin Crucifié.** Revue mensuelle des intérêts de la dévotion à la Sainte Face. *Librairie du Bon Pasteur* 228, Bd Péreire Paris. Prix de l'abonnement. \$ 0 70. Faveurs aux zélateurs.

— **Revue de l'Action Populaire.** Trimestrielle ; Reims, rue des Trois Raisinets. Abonnement annuel \$ 1.70.

Indispensable pour se tenir au courant du mouvement social, et pour former l'esprit aux questions économiques et ouvrières.



NECROLOGIE

Montréal. — **Fraternité Sainte-Elisabeth.** — Mlle Marie Bellefleur, en religion Sr Marie du Calvaire, décédée le 2 août 1911, à l'âge de 43 ans après 8 ans de profession.

— Mlle Marie Groulx décédée à la Maison Sainte Elisabeth, à l'âge de 60 ans.

— Mde Dr. Gaudet, tertiaire isolée.

— Mde Joseph Saint-Georges, née Odile Dubois, en religion Sr Saint-Vincent, décédée le 22 août 1911, à l'âge de 65 ans après 3 ans de profession.

— Mde Louis Ouimet, née Caroline Limoges, en religion Sr Marie de Jésus, décédée le 2 septembre, à l'âge de 87 ans après 18 ans de profession.

— Mde Olivier Courteau, née Léocadie Brisson, décédée le 29 août 1911, à l'âge de 92 ans.

— Mlle Corinne Pinsonneault, en religion Sr Marie-Elisabeth, décédée le 25 août 1911, à l'âge de 40 ans après 13 ans de profession.

— Mde Thomas Lapiere, en religion Sr Marie Thomas, décédée le 7 août à l'âge de 59 ans après 2 ans de profession.

— Mde Jacques Charrette, décédée en août.

— Mde Cyrille Paré, décédée le 15 août.

— **Fraternité Saint-François.** — M. Wilfrid Taillefer, en religion Fr. Joseph, décédé le 23 juillet, à l'âge de 47 ans après 14 ans de profession.

— M. Pierre Desforges, Fr. Antoine de Padoue, décédé le 23 août 1911, à l'âge de 87 ans après 9 ans de profession.

— **Fraternité Saint-Antoine de Padoue.** — Mde Jos Chevalier, discrète de la Fraternité, tertiaire exemplaire et zéiée, décédée le 17 juillet, à l'âge de 64 ans après 19 ans de profession.

— Mde On. Samson, en religion Sr Marie du Bon Conseil, décédée le 31 juillet, à l'âge de 33 ans après 7 ans de profession.

Québec. — **Fraternité Saint-Sauveur.** — Mde Philéas Filion, née Marie Saint-Hilaire, en religion Sr Joseph, décédée le 10 août 1911, à l'âge de 66 ans après 3 ans de profession

— Mde Joseph Drolet, née Adeline Villeneuve, en religion Sr Elisabeth, décédée le 27 août 1911, à l'âge de 53 ans après 7 ans de profession.

Les Trois-Rivières. — **Fraternité Sainte-Elisabeth.** — Mde Ferd. Duchaine, née Stéphanie Saint-Onge, décédée en juillet, à l'âge de 43 ans après 4 ans de profession.

Saint-Vallier de Bellechasse. — M. Luc Bélanger, tertiaire isolé, décédé le 29 juillet, à l'âge de 72 ans, après plusieurs années de profession.

Acton Vale. — Mde Jos. Picard, née Louise Richard, en religion Sr Louise de Savoie, décédée le 15 juillet, à l'âge de 88 ans.

— Mde Victor Lapointe, née Azélie Perron, en religion Sr François-d'Assise, décédée le 31 juillet, à l'âge de 42 ans.

Louiseville. — Mde Moïse Caron, née Zoé Courchène, en religion Sr Joachim, décédée le 11 juin, à l'âge de 81 ans après 15 ans de profession.

Saint-Stanislas. — Mlle Cécile Mongrain, en religion Sr Agnès d'Assise, décédée le 24 juin, à l'âge de 15 ans après quelques mois de profession ; jeune fille d'une angélique piété.

Saint-Henri de Lévis. — Mde Théophile Couët, née Délima Boulanger, en religion Sr Rose de Lima, décédée le 5 août, à l'âge de 80 ans, après 11 ans de profession.

Saint-Valentin. — Mde David Ethier, en religion Sr Sainte-Agathe, décédée le 7 août, à l'âge de 61 ans après 9 ans de profession.

Saint-Gabriel de Brandon. — M. Zéphirin Tellier, en religion Fr. Joseph, décédée le 14 juillet, à l'âge de 80 ans après 6 ans de profession.

Sherbrooke. — **Fraternité Saint-Michel.** — Mde Paul Croteau, née Victoria Sévigny, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 23 août, à l'âge de 53 ans après 28 ans de profession.

Saint-Simon de Bagot. — Mde Jos. Carrière, née Joséphine Gendron, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 12 juillet, à l'âge de 63 ans après 11 ans de profession.

Elle appartenait au Chemin de Croix Perpétuel.

Saint-Sulpice. — Mde Julie Cloutier, en religion Sr Julie, décédée en août, après 13 ans de profession.

Saint-Foy. — M. Abel Hamel, en religion Fr. Mathurin, décédé en juin, à l'âge de 78 ans après 5 ans de profession.

Saint-Raymond. — Mde Michel Martel, née Eléonore Béland, en religion Sr Thérèse, décédée le 4 mai, à l'âge de 68 ans après 8 ans de profession.

Saint-Laurent. — Mde Frs. Deguise, née Joséphine Lavoie en religion Sr Saint Jean-Baptiste, décédée le 6 juillet, à l'âge de 63 ans après 21 ans de profession.

— Mde Zéphire Crevier, née Oliva Marion, en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 28 juillet, à l'âge de 64 ans après 20 ans de profession.

Sorel. — Mde François Labelle, née Marguerite Rivard, en religion Sr Catharine, décédée le 30 avril 1911, à l'âge de 77 ans après 27 ans de profession,

— Mde Louis Mandeville, née Sophie Gauthier, en religion Sr Louis de Gonzague, décédée le 27 mai 1911, à l'âge de 78 ans après 17 ans de profession.

— Mde J. B. O. Pontbriant, née Adéline Millette, en religion Sr Vital, décédée le 9 juin 1911, à l'âge de 81 ans après 11 ans de profession.

— Mde Olivier Fagnan, née Adéline Delorme, en religion Sr Elisabeth, décédée le 13 juin 1911, à l'âge de 72 ans après 16 ans de profession.

Fall River (Mass). — **Fraternité Notre-Dame.** — M. Onésime Philibert, en religion Fr. Philippe, décédé le 27 juillet, à l'âge de 55 ans après 6 ans de profession.

— Mde Octave Saucier, née Céline Emond, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 3 juillet, à l'âge de 74 ans.

— Mde Amédée Ledoux, née Virginie Lavallée, en religion Sr Sainte-Virginie, décédée le 8 août, à l'âge de 55 ans.

Faveurs diverses

REMERCIEMENTS AU BON FRÈRE DIDACE. **Montréal.** — Faveur obtenue. M^{de} F. X. C. — Guérison d'un mal de jambe : conversion d'un blasphémateur ; Abonnée. — Soulagement dans une maladie de cœur. Tertiaire — Guérison de maux de tête. F. de F. — Ouvrage obtenu. M^{de} G. B. — Faveurs obtenues. M. L. R. tertiaire — Soulagement d'une grande faiblesse et de maux d'oreilles. Abonnée. — Guérison. Abonnée. — Guérison d'un mal d'yeux D. W. L. — Reconnaissance à Saint Joseph et au Bon Frère Didace pour guérison de mon épouse qui a été sauvée, quoique brightique, d'une menace imminente d'éclampsie : G. A. H. D. Dr. Méd. tertiaire. — Faveur obtenue par l'intercession de Saint Antoine. F. M. — **Saint-Malo** : Guérison de ma fille ; elle avait été administrée ; au 3^e jour de la neuvaine elle fut sauvée. M^{de} L. B. — **Québec** — **Saint-Roch.** Guérison M^{de} D. T. — Guérison. J. L. Faveur. M^{de} E. M. — Grande reconnaissance à la Sainte Vierge, et à Saint Antoine de Padoue, pour un procès heureusement évité par leur intercession ; après plusieurs neuvaines, et promesse d'une Messe, pour les Ames du Purgatoire, ainsi que la publication dans votre *Revue*, afin qu'ils continuent à nous protéger. M^{de} L. P. Tertiaire Abonnée.

REMERCIEMENTS A SAINT ANTOINE. **Convent de Saint-Joseph.** M. W. Faveur obtenue. — **Saint-Constant.** Faveur obtenue. M^{de} V. H. L. — **Saint-Maurice.** Faveur. Abonnée, — **Sainte-Foy.** Guérison d'une affection intestinale. T. C. — **Saint Jacques le Mineur.** Deux Faveurs obtenues. M^{de} Jos. C. — **Arctic.** N. F. Faveurs temporelles importantes. M^{de} Marie A. H. — Grâce importante. Frère C. — Guérison de ma mère très affaiblie par 2 bronchites. — M^{lle} A. D. — Guérison d'un pied. M^{de} M. F. P. — **L'Epiphanie.** Remerciements à Saint Antoine, Saint Joseph et le bon Frère Didace pour faveur temporelle. M^{de} Z. F. — **Valleyfield.** M^{de} M^{ère} des pauvres Clarisses. Reconnaissance à Notre Dame du Cap, pour une amélioration immédiate obtenue par son intercession au cours d'une grave maladie, après promesse de publication. S. M. J. — **N.-Alba** : Je m'acquitte de la promesse faite à Saint Antoine d'insérer dans la *Revue* une double faveur obtenue. Une première fois déjà j'avais retrouvé dans les champs, l'enveloppe contenant une certaine somme d'argent que j'avais donnée ; cette fois il s'agit d'un certain montant que je croyais égaré et que j'ai réussi à localiser. P. P. D.

Intentions recommandées

N. S. Père le Pape Pie X. — La Sainte Église et le Clergé régulier et séculier persécutés en France. — Les Missions franciscaines, en particulier celles de la Terre-Sainte, de la Chine et du Japon. — La Préfation de la Tempérance.

Actions de Grâces, 18. — Pécheurs, 45. — Indifférents, 9. — Ivrognes, 36. — Vocations, 12. — Grâces d'état, 18. — Grâces spirituelles, 36. — Grâces temporelles, 40. — Familles, 12. — Enfants, 24. — Jeunes gens, 17. — Jeunes filles, 20. — Examen, 4. — Positions, 10. — Objets perdus, 7. — Malades, 24. — Défunts, 30. — Orphelins, 12. — Intentions spéciales, 12. —

Un *pater* et un *ave*, s'il vous plaît.